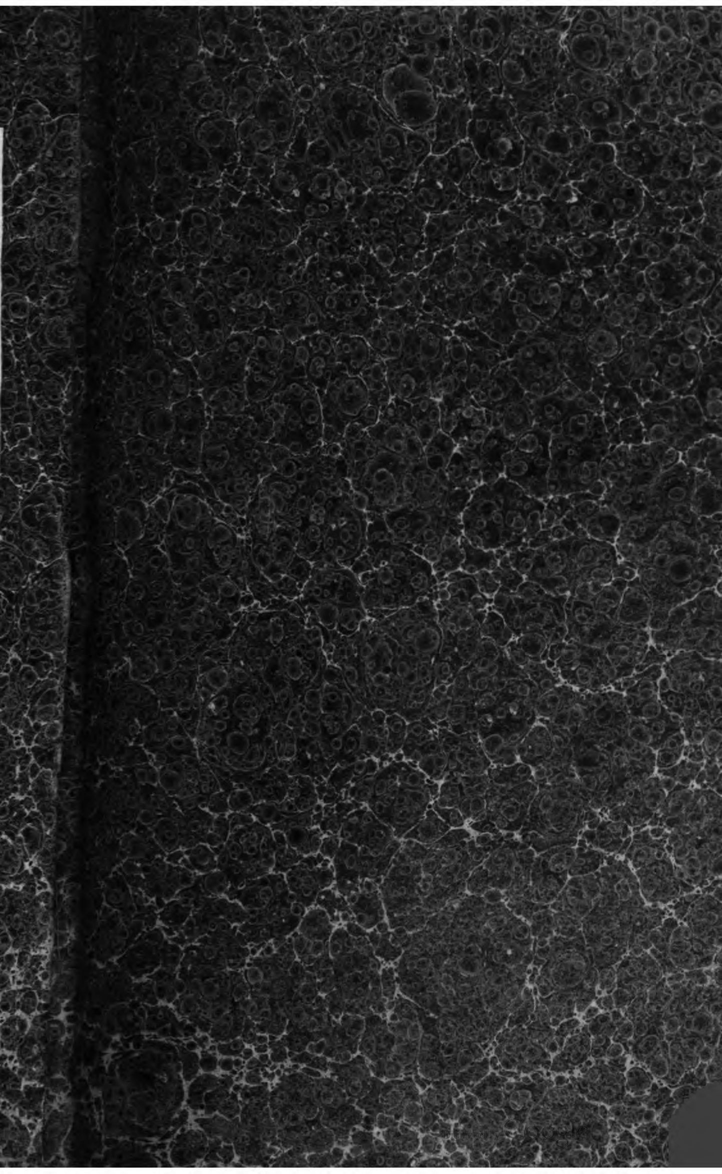
C. de C.



à Charles de Compigny
son ami
Th. Lavine

ŒUVRES

DE

VICTOR HUGO.

POÉSIE — LES FEUILLES D'AUTOMNE.

ŒUVRES DE VICTOR HUGO.

POÉSIE.

ODES ET BALLADES, 5e édition, 2 vol. in-8°, ornés de gravures et vignettes.—LES ORIENTALES, 5e édition, 1 vol. in-8°, orné de gravures et vignettes. 22 fr. 50 c.

LES ORIENTALES, 7e édition, 1 vol. in-8°, orné de gravures. 6 fr.

LES FEUILLES D'AUTOMNE, 1 vol. in-8°, orné d'une vignette. 8 fr.

ROMAN.

HAN D'ISLANDE, 3e édition (épuisée), 4 vol. in-12. 12 fr.

BUG-JARGAL, 4e édition, 3 vol. in-12. 9 fr.

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ, 4e édition (épuisée), 1 vol. in-12. 4 fr.

NOTRE-DAME-DE-PARIS, 7e édition, 4 vol. in-12, ornés de vignettes. 15 fr.

DRAME.

CROMWELL, 1 vol. in-8°, 2e édition (épuisée). 7 fr. 50 c.

HERNANI, 3e édit., 1 vol. in-8°, orné d'une grav. 6 fr.

MARION DE LORME, 3e édition, 1 vol. in-8°. 6 fr.

ÉVERAT, IMPRIMEUR
rue du Cadran, n° 16.

LES FEUILLES D'AUTOMNE,

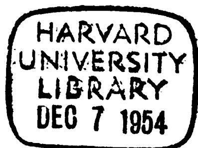
PAR

VICTOR HUGO.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.
M. DCCC XXXII.


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
DEC 7 1954

Le moment politique est grave. Personne ne le conteste, et l'auteur de ce livre moins que personne. Au dedans, toutes les solutions sociales remises en question ; toutes les mem-

brures du corps politiques tordues, rapiécées, refondues ou reforgées, dans la fournaise d'une révolution, sur l'enclume sonore des journaux; le vieux mot *pairie*, jadis presque aussi reluisant que le mot *royauté*, qui se transforme et change de sens; le retentissement perpétuel de la tribune sur la presse et de la presse sur la tribune; l'émeute qui fait la morte. Au dehors, çà et là, sur la face de l'Europe, des peuples tout entiers qu'on assassine, qu'on déporte en masse ou qu'on met aux fers; l'Irlande dont on fait un cimetière, l'Italie dont on fait un bagne, la Sibérie qu'on peuple avec la Pologne; partout d'ailleurs, dans les états même les plus paisibles, quelque chose de vermoulu qui se disloque, et, pour les oreilles attentives, le bruit sourd que font les révolu-

tions, encore enfouies dans la sape, en poussant sous tous les royaumes de l'Europe leurs galeries souterraines, ramifications de la grande révolution centrale dont le cratère est Paris. Enfin, au dehors comme au dedans, les croyances en lutte, les consciences en travail; de nouvelles religions, chose sérieuse! qui bégaient des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre; les vieilles religions qui font peau neuve; Rome, la cité de la foi, qui va se redresser peut-être à la hauteur de Paris, la cité de l'intelligence; les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec le vrai; la question de l'avenir déjà explorée et sondée comme celle du passé. Voilà où nous en sommes au mois de novembre 1831.

Sans doute, en un pareil moment, au mi-

lieu d'un si orageux conflit de toutes les choses et de tous les hommes, en présence de ce concile tumultueux de toutes les idées, de toutes les croyances, de toutes les erreurs, occupées à rédiger et à débattre en discussion publique la formule de l'humanité au dix-neuvième siècle, c'est folie de publier un volume de pauvres vers désintéressés. Folie! pourquoi?

L'art, et l'auteur de ce livre n'a jamais varié dans cette pensée, l'art a sa loi qu'il suit, comme le reste a la sienne. Parce que la terre tremble, es-ce une raison pour qu'il ne marche pas? Voyez le seizième siècle : c'est une immense époque pour la société humaine, mais c'est une immense époque pour l'art. C'est le passage de l'unité religieuse et politique à la liberté de conscience et de cité, de l'ortho-

doxie au schisme, de la discipline à l'examen, de la grande synthèse sacerdotale qui a fait le moyen âge à l'analyse philosophique qui va le dissoudre; c'est tout cela; et c'est aussi le tournant, magnifique et éblouissant de perspectives sans nombre, de l'art gothique à l'art classique. Ce n'est partout, sur le sol de la vieille Europe, que guerres religieuses, guerres civiles, guerres pour un dogme, guerres pour un sacrement, guerres pour une idée, de peuple à peuple, de roi à roi, d'homme à homme; que cliquetis d'épées toujours tirées et de docteurs toujours irrités; que commotions politiques; que chutes et écroulemens des choses anciennes, que bruyant et sonore avénement des nouveautés; en même temps, ce n'est dans l'art que chefs-d'œuvre. On con-

voque la diète de Worms, mais on peint la chapelle Sixtine. Il y a Luther, mais il y a Michel-Ange.

Ce n'est donc pas une raison, parce que aujourd'hui d'autres vieilleries croulent à leur tour autour de nous, et remarquons en passant que Luther est dans les vieilleries et que Michel-Ange n'y est pas, ce n'est pas une raison, parce qu'à leur tour aussi d'autres nouveautés surgissent dans ces décombres, pour que l'art, cette chose éternelle, ne continue pas de verdoyer et de florir entre la ruine d'une société qui n'est plus et l'ébauche d'une société qui n'est pas encore.

Parce que la tribune aux harangues regorge de Démosthènes, parce que les rostres sont encombrées de Cicérons, parce que nous avons

trop de Mirabeaux, ce n'est pas une raison pour que nous n'ayons pas, dans quelque coin obscur, un poète.

Il est donc tout simple, quel que soit le tumulte de la place publique, que l'art persiste, que l'art s'entête, que l'art se reste fidèle à lui-même, *tenax propositi.* Car la poésie ne s'adrèsse pas seulement au sujet de telle monarchie, au sénateur de telle olygarchie, au citoyen de telle république, au natif de telle nation; elle s'adresse à l'homme. A l'homme tout entier. A l'adolescent, elle parle de l'amour, au père, de la famille, au vieillard, du passé; et quoi qu'on fasse, quelles que soient les révolutions futures, soit qu'elles prennent les sociétés caduques aux entrailles, soit qu'elles leur écorchent seulement l'épiderme, à tra-

vers tous les changemens politiques possibles, il y aura toujours des enfans, des mères, des jeunes filles, des vieillards, des hommes enfin, qui aimeront, qui se réjouiront, qui souffriront. C'est à eux que va la poésie. Les révolutions, ces glorieux changemens d'âge de l'humanité, les révolutions tranforment tout, excepté le cœur humain. Le cœur humain est comme la terre; on peut semer, on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à sa surface; mais il n'en continuera pas moins à produire ses verdures, ses fleurs, ses fruits naturels; mais jamais pioches ni sondes ne le troubleront à de certaines profondeurs; mais, de même qu'elle sera toujours la terre, il sera toujours le cœur humain : la base de l'art, comme elle de la nature.

Pour que l'art fût détruit, il faudrait donc commencer par détruire le cœur humain.

Ici se présente une objection d'une autre espèce : — sans contredit, dans le moment même le plus critique d'une crise politique, un pur ouvrage d'art peut apparaître à l'horizon ; mais toutes les passions, toutes les attentions, toutes les intelligences ne seront-elles pas trop absorbées par l'œuvre sociale qu'elles élaborent en commun, pour que le lever de cette sereine étoile de poésie fasse tourner les yeux à la foule? — Ceci n'est plus qu'une question de second ordre ; la question de succès ; la question du libraire et non du poète. Le fait répond d'ordinaire oui ou non aux questions de ce genre, et au fond, il importe peu. Sans doute il y a des momens où les affaires maté-

rielles de la société vont mal, où le courant ne les porte pas, où, accrochées à tous les accidens politiques qui se rencontrent chemin faisant, elles se gênent, s'engorgent, se barrent et s'embarrassent les unes dans les autres. Mais qu'est-ce que cela fait? D'ailleurs, parce que le vent, comme on dit, n'est pas à la poésie, ce n'est pas un motif pour que la poésie ne prenne pas son vol. Tout au contraire des vaisseaux, les oiseaux ne volent bien que contre le vent. Or la poésie tient de l'oiseau. *Musa ales*, dit un ancien.

Et c'est pour cela même qu'elle est plus belle et plus forte, risquée au milieu des orages politiques. Quand on sent la poésie d'une certaine façon, on l'aime mieux habitant la montagne et la ruine, planant sur l'avalanche,

bâtissant son aire dans la tempête, qu'en fuite vers un perpétuel printemps. On l'aime mieux aigle qu'hirondelle.

Hâtons-nous de déclarer ici, car il en est peut-être temps, que dans tout ce que l'auteur de ce livre vient de dire pour expliquer l'opportunité d'un volume de véritable poésie qui apparaîtrait dans un moment où il y a tant de prose dans les esprits, et à cause de cette prose même, il est très-loin d'avoir voulu faire la moindre allusion à son propre ouvrage. Il en sent l'insuffisance et l'indigence tout le premier. L'artiste, comme l'auteur le comprend, qui prouve la vitalité de l'art au milieu d'une révolution, le poète qui fait acte de poésie entre deux émeutes, est un grand homme, un homme de génie, un œil, ὄφταλμος, comme

dit admirablement la métaphore grecque. L'auteur n'a jamais prétendu à la splendeur de ces titres au-dessus desquels il n'y a rien. Non ; s'il publie, dans ce mois de novembre 1831, *les Feuilles d'automne*, c'est que le contraste entre la tranquillité de ces vers et l'agitation fébrile des esprits lui a paru curieux à voir au grand jour. Il ressent, en abandonnant ce livre inutile au flot populaire qui emporte tant d'autres choses meilleures, un peu de ce mélancolique plaisir qu'on éprouve à jeter une fleur dans un torrent, et à voir ce qu'elle devient.

Qu'on lui passe une image un peu ambitieuse, le volcan d'une révolution était ouvert devant ses yeux. Le volcan l'a tenté. Il s'y précipite. Il sait fort bien du reste qu'Empé-

docle n'est pas un grand homme, et qu'il n'est resté de lui que sa chaussure.

Il laisse donc aller ce livre à sa destinée, quelle qu'elle soit, *liber, ibis in urbem*, et demain il se tournera d'un autre côté. Qu'est-ce d'ailleurs que ces pages qu'il livre ainsi, au hasard, au premier vent qui en voudra? Des feuilles tombées, des feuilles mortes, comme toutes feuilles d'automne. Ce n'est point là de la poésie de tumulte et de bruit; ce sont des vers sereins et paisibles, des vers comme tout le monde en fait ou en rêve, des vers de la famille, du foyer domestique, de la vie privée; des vers de l'intérieur de l'ame. C'est un regard mélancolique et résigné, jeté çà et là sur ce qui est, surtout sur ce qui a été. C'est l'écho de ces pensées, souvent inexprimables,

qu'éveillent confusément dans notre esprit les mille objets de la création qui souffrent ou qui languissent autour de nous, une fleur qui s'en va, une étoile qui tombe, un soleil qui se couche, une église sans toit, une rue pleine d'herbe; ou l'arrivée inattendue d'un ami de collége presque oublié, quoique toujours aimé dans un repli obscur du cœur; ou la contemplation de ces hommes à volonté forte qui brisent le destin ou se font briser par lui; ou le passage d'un de ces êtres faibles qui ignorent l'avenir, tantôt un enfant, tantôt un roi. Ce sont enfin, sur la vanité des projets et des espérances, sur l'amour à vingt ans, sur l'amour à trente ans, sur ce qu'il y a de triste dans le bonheur, sur cette infinité de choses douloureuses dont se composent nos années,

ce sont de ces élégies comme le cœur du poète en laisse sans cesse écouler par toutes les fêlures que lui font les secousses de la vie. Il y deux mille ans que Térence disait :

> **Plenus rimarum sum ; hàc atque illàc**
> **Perfluo.**

C'est maintenant le lieu de répondre à la question des personnes qui ont bien voulu demander à l'auteur si les deux ou trois odes inspirées par les événemens contemporains, qu'il a publiées à différentes époques depuis dix-huit mois, seraient comprises dans *les Feuilles d'automne*. Non. Il n'y a point ici place pour cette poésie qu'on appelle politique et qu'il voudrait qu'on appelât historique.

Ces poésies véhémentes et passionnées auraient troublé le calme et l'unité de ce volume. Elles font d'ailleurs partie d'un recueil de poésie politique, que l'auteur tient en réserve. Il attend pour le publier un moment plus littéraire.

Ce que sera ce recueil, quelles sympathies et quelles antipathies l'inspireront, on peut en juger, si l'on est curieux, par la pièce XL du livre que nous mettons au jour. Cependant, dans la position indépendante, désintéressée et laborieuse où l'auteur a voulu rester, dégagé de toute haine comme de toute reconnaissance politique, ne devant rien à aucun de ceux qui sont puissans aujourd'hui, prêt à se laisser reprendre tout ce qu'on aurait pu lui laisser par indifférence ou par oubli, il croit avoir le

droit de dire d'avance que ses vers seront ceux d'un homme honnête, simple et sérieux, qui veut toute liberté, toute amélioration, tout progrès, et en même temps toute précaution, tout ménagement, toute mesure; qui n'a plus, il est vrai, la même opinion qu'il y a dix ans sur ces choses variables qui constituent les questions politiques; mais qui, dans ses changemens de conviction, s'est toujours laissé conseiller par sa conscience, jamais par son intérêt. Il répétera en outre ici ce qu'il a déjà dit ailleurs [1] et ce qu'il ne se lassera jamais de dire et de prouver : que, quelle que soit sa partialité passionnée pour les peuples dans l'immense querelle qui s'agite au dix-neuvième

[1] Préface de *Marion de Lorme*.

siècle entre eux et les rois, jamais il n'oubliera quelles ont été les opinions, les crédulités et même les erreurs de sa première jeunesse. Il n'attendra jamais qu'on lui rappelle qu'il a été, à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier ; qu'il a presque aimé la Vendée avant la France ; que si son père a été un des premiers volontaires de la grande république, sa mère, pauvre fille de quinze ans, en fuite à travers le Bocage, a été une *brigande*, comme madame de Bonchamp et madame de Larochejaquelin. Il n'insultera pas la race tombée, parce qu'il est de ceux qui ont eu foi en elle, et qui, chacun pour sa part et selon son importance, avaient cru pouvoir répondre d'elle à la France. D'ailleurs, quelles que soient les fautes, quels que soient même les crimes, c'est

le cas plus que jamais de prononcer le nom de Bourbon avec précaution, gravité et respect, maintenant que le vieillard qui a été le Roi n'a plus sur la tête que des cheveux blancs.

Paris, 20 novembre 1831.

I.

Data fata secutus.

— DEVISE DES ST-JOHN. —

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit, d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,

Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour, et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! — amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de terreur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,

Dans son souffle orageux m'emportant sans défense,
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car, lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!



Maintenant jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon ame où ma pensée habite comme un monde,

Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau temps passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et, quoiqu'encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons, par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie;
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix,

Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rhythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon ame de cristal,
Mon ame aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore!

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon ame;

Rien d'immonde en mon cœur ; pas de limon impur
Qui n'attendît qu'un vent pour en troubler l'azur !

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple ;
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs ;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père, vieux soldat, ma mère, vendéenne !

Juin 1830.

II.

Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.

— VIRG. —

A M. LOUIS B.

Louis, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmans rivages,
Toulouse la romaine, où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,

2

Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sans doute,
Laissez dans le logis vos compagnons de route,
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues;
Laissez là le château, quoique sombre et puissant,
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang;
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ses huit pans hurler une gorgone;
Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami; car tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.

Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre,
Que l'église, on la Loire et ses voiles aux vents,
Et ses mille archipels plus que ses flots mouvans,
Et de Chambord là-bas au loin les cent tourelles,
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds. —

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoises couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers,

C'est là. — Regardez bien : c'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé!

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère
Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
» Ne reverra jamais son vieux père endormi!

» Hélas! il a perdu cette sainte défense
» Qui protége la vie encore après l'enfance,
» Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
» Prête une expérience au jeune matelot!
» Plus de père pour lui! plus rien qu'une mémoire!
» Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire!

» Plus de récits guerriers! plus de beaux cheveux blancs
» A faire caresser par les petits enfans!
» Hélas! il a perdu la moitié de sa vie,
» L'orgueil de faire voir à la foule ravie
» Son père, un vétéran, un général ancien!
» Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
» Et le seuil paternel qui tressaille de joie
» Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie!

» Le grand arbre est tombé. Resté seul au vallon
» L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
» Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
» Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
» Se rallie inquiet autour du père seul
» Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
» C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
» On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.

2.

» C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
» De travailler pour tous, d'agir et de mourir!

» Voilà que va bientôt sur sa tête vieillie
» Descendre la sagesse, austère et recueillie;
» Voilà que ses beaux ans s'envolent tour à tour
» Emportant l'un sa joie et l'autre son amour,
» Ses songes de grandeur et de gloire ingénue,
» Et que pour travailler son ame reste nue,
» Laissant là l'espérance et les rêves dorés,
» Ainsi que la glaneuse, alors que dans les prés
» Elle marche, d'épis emplissant sa corbeille,
» Quitte son vêtement de fête de la veille!
» Mais le soir, la glaneuse aux branches d'un buisson
» Reprendra ses atours, et chantant sa chanson
» S'en reviendra parée, et belle, et consolée;
» Tandis que cette vie, âpre et morne vallée,

» N'a point de buisson vert où l'on retrouve un jour
» L'espoir, l'illusion, l'innocence et l'amour!

» Il continuera donc sa tâche commencée,
» Tandis que sa famille, autour de lui pressée,
» Sur son front, où des ans s'imprimera le cours,
» Verra tomber sans cesse et s'amasser toujours,
» Comme les feuilles d'arbre au vent de la tempête,
» Cette neige des jours qui blanchit notre tête!

» Ainsi du vétéran par la guerre épargné,
» Rien ne reste à son fils, muet et résigné,
» Qu'un tombeau vide, et toi, la maison orpheline
» Qu'on voit blanche et carrée au bas de la colline,
» Gardant, comme un parfum dans le vase resté,
» Un air de bienvenue et d'hospitalité!

» Un sépulcre à Paris ! — de pierre ou de porphyre,
» Qu'importe ! les tombeaux des aigles de l'empire
» Sont auprès. Ils sont là tous ces vieux généraux
» Morts un jour de victoire en antiques héros,
» Ou, regrettant peut-être et canons et mitraille,
» Tombés à la tribune, autre champ de bataille.
» Ses fils ont déposé sa cendre auprès des leurs,
» Afin qu'en l'autre monde, heureux pour les meilleurs,
» Il puisse converser avec ses frères d'armes;
» Car sans doute ces chefs, pleurés de tant de larmes,
» Ont là-bas une tente. Ils y viennent le soir
» Parler de guerre; au loin, dans l'ombre, ils peuvent voir
» Flotter de l'ennemi les enseignes rivales;
» Et l'empereur au fond passe par intervalles.

» Une maison à Blois! — riante, quoique en deuil,
» Élégante et petite, avec un lierre au seuil,
» Et qui fait soupirer le voyageur d'envie
» Comme un charmant asile à reposer sa vie,
» Tant sa neuve façade a de fraîches couleurs,
» Tant son front est caché dans l'herbe et dans les fleurs!

» Maison! sépulcre! hélas! pour retrouver quelque ombre
» De ce père parti sur le navire sombre,
» Où faut-il que le fils aille égarer ses pas?... —
» Maison, tu ne l'as plus! tombeau, tu ne l'as pas! »

Juin 1830.

III.

Præbete aures, vos qui continetis multitudines et placetis vobis in turbis nationum, quoniam non custodistis legem justitiæ, neque secundùm voluntatem Dei ambulâstis.

— Sap. 6. —

RÊVERIE D'UN PASSANT A PROPOS D'UN ROI.

Voitures et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
J'étais au Carrousel, passant, avec la foule
Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule

Et traverse ce lieu quatre cents fois par an
Pour regarder un prince ou voir l'heure au cadran.
Je suivais lentement, comme l'onde suit l'onde,
Tout ce peuple, songeant qu'il était dans le monde,
Certes, le fils aîné du vieux peuple romain,
Et qu'il avait un jour, d'un revers de sa main,
Déraciné du sol les tours de la Bastille.
Je m'arrêtai : le suisse avait fermé la grille.

Et le tambour battait, et parmi les bravos
Passait chaque voiture avec ses huit chevaux.
La fanfare emplissait la vaste cour, jonchée
D'officiers redressant leur tête empanachée;
Et les royaux coursiers marchaient sans s'étonner,
Fiers de voir devant eux des drapeaux s'incliner.
Or, attentive au bruit, une femme, une vieille,
En haillons, et portant au bras quelque corbeille,

Branlant son chef ridé, disait à haute voix :
— Un roi ! sous l'empereur, j'en ai tant vu, des rois !

Alors je ne vis plus des voitures dorées
La haute impériale et les rouges livrées,
Et tandis que passait et repassait cent fois
Tout ce peuple inquiet plein de confuses voix,
Je rêvai. Cependant la vieille vers la Grève
Poursuivait son chemin en me laissant mon rêve,
Comme l'oiseau qui va, dans la forêt lâché,
Laisse trembler la feuille où son aile a touché.

Oh ! disais-je, la main sur mon front étendue,
Philosophie, au bas du peuple descendue !
Des petits sur les grands grave et hautain regard !
Où ce peuple est venu, le peuple arrive tard ;

Mais il est arrivé. Le voilà qui dédaigne!
Il n'est rien qu'il admire, ou qu'il aime, ou qu'il craigne.
Il sait tirer de tout d'austères jugemens,
Tant le marteau de fer des grands événemens
A, dans ces durs cerveaux qu'il façonnait sans cesse,
Comme un coin dans le chêne, enfoncé la sagesse!

Il s'est dit tant de fois : —Où le monde en est-il?
Que font les rois? à qui le trône? à qui l'exil? —
Qu'il médite aujourd'hui comme un juge suprême,
Sachant la fin de tout, se croyant en soi-même
Assez fort pour tout voir et pour tout épargner,
Lui qu'on n'exile pas et qui laisse régner!

La cour est en gala! pendant qu'au-dessous d'elle,
Comme sous le vaisseau l'océan qui chancelle,

Sans cesse remué, gronde un peuple profond
Dont nul regard de roi ne peut sonder le fond.

Démence et trahison qui disent sans relâche :
— O rois, vous êtes rois! confiez votre tâche
Aux mille bras dorés qui soutiennent vos pas.
Dormez, n'apprenez point et ne méditez pas,
De peur que votre front, qu'un prestige environne,
Fasse en s'élargissant éclater la couronne! —

O rois, veillez, veillez! tâchez d'avoir régné.
Ne nous reprenez pas ce qu'on avait gagné;
Ne faites point, des coups d'une bride rebelle,
Cabrer la liberté qui vous porte avec elle;
Soyez de votre temps; écoutez ce qu'on dit;
Et tâchez d'être grands, car le peuple grandit!

Écoutez, écoutez, à l'horizon immense,
Ce bruit qui parfois tombe et soudain recommence,
Ce murmure confus, ce sourd frémissement
Qui roule et qui s'accroît de moment en moment.
C'est le peuple qui vient! c'est la haute marée
Qui monte incessamment, par son astre attirée.
Chaque siècle, à son tour, qu'il soit d'or ou de fer,
Dévoré comme un cap sur qui monte la mer,
Avec ses lois, ses mœurs, les monumens qu'il fonde,
Vains obstacles qui font à peine écumer l'onde,
Avec tout ce qu'on vit et qu'on ne verra plus,
Disparaît sous ce flot qui n'a pas de reflux!
Le sol toujours s'en va, le flot toujours s'élève.
Malheur à qui le soir s'atarde sur la grève,
Et ne demande pas au pêcheur qui s'enfuit
D'où vient qu'à l'horizon on entend ce grand bruit!

Rois, hâtez-vous! rentrez dans le siècle où nous sommes,
Quittez l'ancien rivage! — A cette mer des hommes
Faites place, ou voyez si vous voulez périr
Sur le siècle passé que son flot doit couvrir!

Ainsi ce qu'en passant avait dit cette femme
Remuait mes pensers dans le fond de mon ame,
Quand un soldat soudain, du poste détaché,
Me cria : — Compagnon, le soleil est couché.

18 mai 1830.

IV.

De todo, nada. De todos, nadie.

— CALDERON. —

Que t'importe, mon cœur, ces naissances des rois,
Ces victoires qui font éclater à la fois
    Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil,

Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées !

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté !
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité :
La gloire fuit à tire d'aile ;
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu ;
Elles ne valent pas le brin d'herbe que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle !

Hélas ! plus de grandeur contient plus de néant !
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant
Que la tourelle des colombes.
C'est toujours par la mort que Dieu s'unit aux rois ;

Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien qui ne tombe et ne s'efface!
Mystérieux abîme où l'esprit se confond!
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface!

Juin 1830.

V.

O altitudo!

CE QU'ON ENTEND SUR LA MONTAGNE.

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Était-ce au bord du Sund? aux côtes de Bretagne?
Aviez-vous l'océan aux pieds de la montagne?

4.

Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?

Voici ce qu'on entend : — du moins un jour qu'en rêve,
Ma pensée abattait son vol sur une grève,
Et du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille. —

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatans, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons,
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.

C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace, et la forme, et le nombre!
Comme une autre atmosphère épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.

Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix, l'une à l'autre mêlées,

De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde
Comme on voit deux courans qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers; chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux;
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Était triste : c'était le murmure des hommes;
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique
Épandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion,
Et louait la beauté de la création.

Sa clameur, qu'emportaient la bise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
L'océan par momens abaissait sa voix haute;
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur
Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,

Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères! de ces deux voix étranges, inouies,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'éternel durant l'éternité,
L'une disait : NATURE! et l'autre : HUMANITÉ!

Alors je méditai, car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai long-temps, — contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon ame.

Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain.

Juillet 1829.

VI.

L'une partie du monde ne sait point comme l'autre vit et se gouverne.

— Philippe de Comines. —

A UN VOYAGEUR.

Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,

Hélas ! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon ;
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,

A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison!

Vous êtes fatigué tant vous avez vu d'hommes!
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses inféc ondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfans dans vos mains tenant les têtes blondes,
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère!

« Où donc ton père? où donc ton fils? où donc ta mère ? »
— Ils voyagent aussi !

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux !
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes;
On le fait à pas lents, parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous !

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont pris leur essor.
Hélas ! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,

Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor.

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais, le cercueil fermé, mon ame a vu leur ame
Ouvrir deux ailes d'or!

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel et partit la première,

Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit, puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là ; tous trois dorment dans l'ombre ;
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre,
Et vont où nous irons !

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.
Je vous dirai, montrant à votre vue amie

La ville morte auprès de la ville endormie,
Laquelle dort le mieux!

Venez; muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
Le grain dans le sillon!

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs ou frères
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères!
Pouvoir des ans vainqueurs!
Les morts durent bien peu : laissons-les sous la pierre!

Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs !

Voyageur ! voyageur ! Quelle est notre folie ?
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie,
Des plus chers, des plus beaux ?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux ?

1829.

VII.

Causa tangor ab omni.

— Ovid. —

DICTÉ EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHONE.

Souvent, quand mon esprit, riche en métamorphoses,
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'ame est embrasée,

Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole capricieuse, et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile;
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure;

Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans lá fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
Sur des Alpes de neige un vent jaloux la brise.
Qu'importe! Suspendu sur l'abîme béant,
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime
Fait une couronne au géant!

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiége,

Le soleil, ruisselant en laves sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle;
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieux;
La tempête à ses pieds tourbillonne et se traîne;
L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine,
Tant il est avant dans les cieux!

Et, seul à ces hauteurs, sans crainte et sans vertige,
Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
Et contemple de près ces splendeurs sidérales

Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales,
Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite, et change
Les prismes du glacier en flots mêlés de fange;
Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
Il retombe en torrent dans l'océan du monde,
Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde
Où se ressemblent tous les flots!

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
Dans un cercle éternel incessamment poussées.
Du terrestre océan dont les flots sont amers,
Comme sous un rayon monte une nue épaisse,

Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
Redescendent des cieux aux mers.

Mai 1829.

VIII.

D'hommes tu nous fais dieux.

— RÉGNIER. —

A M. DAVID, STATUAIRE.

Oh ! que ne suis-je un de ces hommes
Qui, géans d'un siècle effacé,
Jusque dans le siècle où nous sommes
Règnent du fond de leur passé !

Que ne suis-je, prince ou poète,
De ces mortels à haute tête,
D'un monde à la fois base et faîte,
Que leur temps ne peut contenir;
Qui, dans le calme ou dans l'orage,
Qu'on les adore ou les outrage,
Devançant le pas de leur âge,
Marchent un pied dans l'avenir!

Que ne suis-je une de ces flammes,
Un de ces pôles glorieux,
Vers qui penchent toutes les ames,
Sur qui se fixent tous les yeux!
De ces hommes dont les statues,
Du flot des temps toujours battues,
D'un tel signe sont revêtues

Que, si le hasard les abat,
S'il les détrône de leur sphère,
Du bronze auguste on ne peut faire
Que des cloches pour la prière
Ou des canons pour le combat!

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,
David! mon corps, fait pour souffrir,
Du moins sous tes mains magnanimes
Renaîtrait pour ne plus mourir!
Du haut du temple ou du théâtre,
Colosse de bronze ou d'albâtre,
Salué d'un peuple idolâtre,
Je surgirais sur la cité,
Comme un géant en sentinelle,
Couvrant la ville de mon aile,

Dans quelque attitude éternelle
De génie et de majesté!

Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,
Qui le relèves souverain!
Toi qui le scelles sur sa tombe
Qu'il foule avec des pieds d'airain!
Rival de Rome et de Ferrare,
Tu pétris pour le mortel rare
Ou le marbre froid de Carrare,
Ou le métal qui fume et bout.
Le grand homme au tombeau s'apaise
Quand ta main, à qui rien ne pèse,
Hors du bloc ou de la fournaise
Le jette vivant et debout!

Sans toi peut être sa mémoire
Pâlirait d'un oubli fatal ;
Mais c'est toi qui sculptes sa gloire
Visible sur un piédestal.
Ce fanal perdu pour le monde,
Feu rampant dans la nuit profonde,
S'éteindrait, sans montrer sur l'onde
Ni les écueils ni le chemin ;
C'est ton souffle qui le ranime ;
C'est toi qui, sur le sombre abîme,
Dresses le colosse sublime
Qui prend le phare dans sa main !

Lorsqu'à tes yeux une pensée
Sous les traits d'un grand homme a lui,
Tu la fais marbre, elle est fixée,

Et les peuples disent : C'est lui !
Mais avant d'être pour la foule,
Long-temps dans ta tête elle roule
Comme une flamboyante houle
Au fond du volcan souterrain ;
Loin du grand jour qui la réclame
Tu la fais bouillir dans ton ame ;
Ainsi de ses langues de flamme
Le feu saisit l'urne d'airain.

Va ! que nos villes soient remplies
De tes colosses radieux !
Qu'à jamais tu te multiplies
Dans un peuple de demi-dieux !
Fais de nos cités des Corinthes !
Oh ! ta pensée a des étreintes

Dont l'airain garde les empreintes,
Dont le granit s'énorgueillit!
Honneur au sol que ton pied foule!
Un métal dans tes veines coule;
Ta tête ardente est un grand moule
D'où l'idée en bronze jaillit!

Bonaparte eût voulu renaître
De marbre et géant sous ta main;
Cromwell, son aïeul et son maître,
T'eût livré son front surhumain;
Ton bras eût sculpté pour l'Espagne
Charles-Quint; pour nous, Charlemagne,
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,
L'autre sur Rome aux sept côteaux;
Au sépulcre prêt à descendre,

César t'eût confié sa cendre ;
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre
Pour lui tailler le mont Athos !

Juillet 1828.

IX.

Te referent fluctus.

— Horat. —

A M. DE LAMARTINE.

Naguère une même tourmente,
Ami, battait nos deux esquifs ;

Une même vague écumante
Nous jetait aux mêmes récifs ;
Les mêmes haines débordées
Gonflaient sous nos nefs inondées
Leurs flots toujours multipliés ;
Et, comme un océan qui roule,
Toutes les têtes de la foule
Hurlaient à la fois sous nos pieds

Qu'allais-je faire en cet orage
Moi qui m'échappais du berceau,
Moi qui vivais d'un peu d'ombrage
Et d'un peu d'air, comme l'oiseau ?
A cette mer qui le repousse
Pourquoi livrer mon nid de mousse

Où le jour n'osait pénétrer?
Pourquoi donner à la rafale
Ma belle robe nuptiale
Comme une voile à déchirer?

C'est que dans mes songes de flamme,
C'est que dans mes rêves d'enfant,
J'avais toujours présens à l'ame
Ces hommes au front triomphant,
Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien en soit venu,
Dont la tête au ciel est tournée,
Dont l'ame, boussole obstinée,
Toujours cherche un pôle inconnu!

Ces Gamas en qui rien n'efface
Leur indomptable ambition,
Savent qu'on n'a vu qu'une face
De l'immense création.
Ces Colombs, dans leur main profonde,
Pèsent la terre et pèsent l'onde
Comme à la balance du ciel,
Et, voyant d'en haut toute cause,
Sentent qu'il manque quelque chose
A l'équilibre universel!

Ce contre-poids qui se dérobe,
Ils le chercheront, ils iront!

Ils rendront sa ceinture au globe,
A l'univers son double front.
Ils partent, on plaint leur folie!
L'onde les emporte; on oublie
Le voyage et le voyageur... —
Tout à coup de la mer profonde
Ils ressortent avec leur monde,
Comme avec sa perle un plongeur!

Voilà quelle était ma pensée.
Quand sur le flot sombre et grossi
Je risquai ma nef insensée,
Moi, je cherchais un monde aussi!
Mais à peine loin du rivage,
J'ai vu sur l'océan sauvage

Commencer dans un tourbillon
Cette lutte qui me déchire
Entre les voiles du navire
Et les ailes de l'aquilon !

C'est alors qu'en l'orage sombre
J'entrevis ton mât glorieux
Qui, bien avant le mien, dans l'ombre,
Fatiguait l'autan furieux.
Alors, la tempête était haute,
Nous combattîmes côte à côte,
Tous deux, moi barque, toi vaisseau,
Comme le frère auprès du frère,
Comme le nid auprès de l'aire,
Comme auprès du lit le berceau !

L'autan criait dans nos antennes,
Le flot lavait nos ponts mouvans,
Nos banderolles incertaines
Frissonnaient au souffle des vents.
Nous voyions les vagues humides,
Comme des cavales numides,
Se dresser, hennir, écumer;
L'éclair rougissant chaque lame
Mettait des crinières de flamme
A tous ces coursiers de la mer.

Nous, échevelés dans la brume,
Chantant plus haut dans l'ouragan,

Nous admirions la vaste écume
Et la beauté de l'océan!
Tandis que la foudre sublime
Planait toute en feu sur l'abîme,
Nous chantions, hardis matelots,
La laissant passer sur nos têtes,
Et, comme l'oiseau des tempêtes,
Tremper ses ailes dans les flots!

Échangeant nos signaux fidèles
Et nous saluant de la voix,
Pareils à deux sœurs hirondelles,
Nous voulions, tous deux à la fois,
Doubler le même promontoire,
Remporter la même victoire,

Dépasser le siècle en courroux ;
Nous tentions le même voyage ;
Nous voyions surgir dans l'orage
Le même Adamastor jaloux !

Bientôt la nuit toujours croissante,
Ou quelque vent qui t'emportait,
M'a dérobé ta nef puissante
Dont l'ombre auprès de moi flottait !
Seul je suis resté sous la nue.
Depuis, l'orage continue,
Le temps est noir, le vent mauvais ;
L'ombre m'enveloppe et m'isole,
Et si je n'avais ma boussole
Je ne saurais pas où je vais !

Dans cette tourmente fatale
J'ai passé les nuits et les jours ;
J'ai pleuré la terre natale,
Et mon enfance et mes amours.
Si j'implorais le flot qui gronde,
Toutes les cavernes de l'onde
Se rouvraient jusqu'au fond des mers ;
Si j'invoquais le ciel, l'orage,
Avec plus de bruit et de rage,
Secouait sa gerbe d'éclairs !

Long-temps, laissant le vent bruire,
Je t'ai cherché, criant ton nom !

Voici qu'enfin je te vois luire
A la cime de l'horizon.
Mais ce n'est plus la nef ployée,
Battue, errante, foudroyée
Sous tous les caprices des cieux,
Rêvant d'idéales conquêtes,
Risquant à travers les tempêtes
Un voyage mystérieux.

C'est un navire magnifique
Bercé par le flot souriant,
Qui, sur l'océan pacifique,
Vient du côté de l'orient!
Toujours en avant de sa voile
On voit cheminer une étoile

Qui rayonne à l'œil ébloui ;
Jamais on ne le voit éclore
Sans une étincelante aurore
Qui se lève derrière lui !

Le ciel serein, la mer sereine
L'enveloppent de tous côtés ;
Par ses mâts et par sa carène
Il plonge aux deux immensités.
Le flot s'y brise en étincelles ;
Ses voiles sont comme des ailes
Au souffle qui vient les gonfler ;
Il vogue, il vogue vers la plage,
Et comme le cygne qui nage
On sent qu'il pourrait s'envoler !

Le peuple auquel il se révèle
Comme une blanche vision,
Roule, prolonge et renouvelle
Une immense acclamation.
La foule inonde au loin la rive.
Oh! dit-elle, il vient, il arrive!
Elle l'appelle avec des pleurs,
Et le vent porte au beau navire,
Comme à Dieu l'encens et la myrrhe,
L'haleine de la terre en fleurs.

Oh! rentre au port, esquif sublime!
Jette l'ancre loin des frimas!

Vois cette couronne unanime
Que la foule attache à tes mâts!
Oublie et l'onde et l'aventure,
Et le labeur de la mâture,
Et le souffle orageux du nord;
Triomphe à l'abri des naufrages,
Et ris-toi de tous les orages
Qui rongent les chaînes du port!

Tu reviens de ton Amérique!
Ton monde est trouvé! — Sur les flots,
Ce monde, à ton souffle lyrique,
Comme un œuf sublime est éclos!
C'est un univers qui s'éveille!
Une création pareille

A celle qui rayonne au jour!
De nouveaux infinis qui s'ouvrent!
Un de ces mondes que découvrent
Ceux qui de l'ame ont fait le tour!

Tu peux dire à qui doute encore :
« J'en viens! j'en ai cueilli ce fruit!
» Votre aurore n'est pas l'aurore
» Et votre nuit n'est pas la nuit.
» Votre soleil ne vaut pas l'autre!
» Leur jour est plus bleu que le vôtre!
» Dieu montre sa face en leur ciel!
» J'ai vu luire une croix d'étoiles
» Clouée à leurs nocturnes voiles
» Comme un labarum éternel! »

Tu dirais la verte savane,
Les hautes herbes des déserts,
Et les bois dont le zéphir vanne
Toutes les graines dans les airs;
Les grandes forêts inconnues;
Les caps d'où s'envolent les nues
Comme l'encens des saints trépieds;
Les fruits de lait et d'ambroisie;
Et les mines de poésie
Dont tu jettes l'or à leurs pieds.

Et puis encor tu pourrais dire,
Sans épuiser ton univers,

Ses monts d'agathe et de porphyre,
Ses fleuves qui noieraient leurs mers;
De ce monde, né de la veille,
Tu peindrais la beauté vermeille,
Terre vierge et féconde à tous,
Patrie où rien ne nous repousse,
Et ta voix magnifique et douce
Les ferait tomber à genoux!

Désormais à tous tes voyages
Vers ce monde trouvé par toi,
En foule ils courront aux rivages
Comme un peuple autour de son roi.
Mille acclamations sur l'onde
Suivront long-temps ta voile blonde

Brillante en mer comme un fanal,
Salueront le vent qui t'enlève,
Puis sommeilleront sur la grève
Jusqu'à ton retour triomphal!

Ah! soit qu'au port ton vaisseau dorme,
Soit qu'il se livre sans effroi
Aux baisers de la mer difforme
Qui hurle béante sous moi,
De ta sérénité sublime
Regarde parfois dans l'abîme
Avec des yeux de pleurs remplis,
Ce point noir dans ton ciel limpide,
Ce tourbillon sombre et rapide
Qui roule une voile en ses plis!

C'est mon tourbillon, c'est ma voile!
C'est l'ouragan qui, furieux,
A mesure éteint chaque étoile
Qui se hasarde dans mes cieux!
C'est la tourmente qui m'emporte!
C'est la nuée ardente et forte
Qui se joue avec moi dans l'air,
Et, tournoyant comme une roue,
Fait étinceler sur ma proue
Le glaive acéré de l'éclair!

Alors, d'un cœur tendre et fidèle,
Ami, souviens-toi de l'ami

Qui toujours poursuit à coups d'aile
Le vent dans ta voile endormi !
Songe que du sein de l'orage
Il t'a vu surgir au rivage
Dans un triomphe universel,
Et qu'alors il levait la tête,
Et qu'il oubliait sa tempête
Pour chanter l'azur de ton ciel !

Et si mon invisible monde
Toujours à l'horizon me fuit,
Si rien ne germe dans cette onde
Que je laboure jour et nuit,
Si mon navire de mystère
Se brise à cette ingrate terre

Que cherchent mes yeux obstinés,
Pleure, ami, mon ombre jalouse!
Colomb doit plaindre Lapeyrouse.
Tous deux étaient prédestinés!

Juin 1830.

X.

Æstuat infelix.

9.

Un jour au mont Atlas les collines jalouses
Dirent : — Vois nos prés verts, vois nos fraîches pelouses,

Où vient la jeune fille, errante en liberté,
Chanter, rire et rêver après qu'elle a chanté;
Nos pieds que l'océan baise en grondant à peine,
Le sauvage océan! notre tête sereine
A qui l'été de flamme et la rosée en pleurs
Font tant épanouir de couronnes de fleurs!

Mais toi, géant! — d'où vient que sur ta tête chauve
Planent incessamment des aigles à l'œil fauve?
Qui donc, comme une branche où l'oiseau fait son nid,
Courbe ta large épaule et ton dos de granit?
Pourquoi dans tes flancs noirs tant d'abîmes pleins d'ombre?
Quel orage éternel te bat d'un éclair sombre?
Qui t'a mis tant de neige et de rides au front?
Et ce front, où jamais printemps ne souriront,

Qui donc le courbe ainsi ? quelle sueur l'inonde ?... —

Atlas leur répondit : C'est que je porte un monde.

Avril 1830.

XI.

Yo contra todos y todos contra yo.

—ROMANCE DEL VIEJO ARIAS.—

DÉDAIN.

(A LORD BYRON, EN 1811.)

I.

Qui peut savoir combien de jalouses pensées,
De haines, par l'envie en tous lieux ramassees,

De sourds ressentimens, d'inimitiés sans frein,
D'orages à courber les plus sublimes têtes,
Combien de passions, de fureurs, de tempêtes,
Grondent autour de toi, jeune homme au front serein!

Tu ne le sais pas, toi! — Car tandis qu'à ta base
La gueule des serpens s'élargit et s'écrase,
Tandis que ces rivaux, que tu croyais meilleurs,
Vont t'assiégeant en foule, ou dans la nuit secrète
Creusent maint piége infâme à ta marche distraite,
Pensif, tu regardes ailleurs!

Ou si parfois leurs cris montent jusqu'à ton ame,
Si ta colère, ouvrant ses deux ailes de flamme,

Veut foudroyer leur foule acharnée à ton nom,
Avant que le volcan n'ait trouvé son issue,
Avant que tu n'aies mis la main à ta massue,
Tu te prends à sourire et tu dis : A quoi bon?

Puis voilà que revient ta chère rêverie,
Famille, enfance, amour, Dieu, liberté, patrie;
La lyre à réveiller; la scène à rajeunir;
Napoléon, ce dieu dont tu seras le prêtre;
Les grands hommes, mépris du temps qui les voit naître,
Religion de l'avenir!

II.

Allez donc ! ennemis de son nom ! foule vaine !
Autour de son génie épuisez votre haleine !
Recommencez toujours ! ni trève, ni remord.
Allez, recommencez, veillez, et sans relâche
Roulez votre rocher, refaites votre tâche,
Envieux ! — Lui poète, il chante, il rêve, il dort.

Votre voix, qui s'aiguise et vibre comme un glaive,
N'est qu'une voix de plus dans le bruit qu'il soulève.
La gloire est un concert de mille échos épars,

Chœur de démons, accords divins, chants angéliques,
Pareil au bruit que font dans les places publiques
Une multitude de chars.

Il ne vous connaît pas. — Il dit par intervalles
Qu'il faut aux jours d'été l'aigre cri des cigales,
L'épine à mainte fleur; que c'est le sort commun;
Que ce serait pitié d'écraser la cigale;
Que le trop bien est mal; que la rose au Bengale
Pour être sans épine est aussi sans parfum.

Et puis, qu'importe! amis, ennemis, tout s'écoule.
C'est au même tombeau que va toute la foule.
Rien ne touche un esprit que Dieu même a saisi.

Trônes, sceptres, lauriers, temples, chars de victoire,
On ferait à des rois des couronnes de gloire
De tout ce qu'il dédaigne ici!

Que lui font donc ces cris où votre voix s'enroue?
Que sert au flot amer d'écumer sur la proue?
Il ignore vos noms, il n'en a point souci,
Et quand, pour ébranler l'édifice qu'il fonde,
La sueur de vos fronts ruisselle et vous inonde,
Il ne sait même pas qui vous fatigue ainsi!

III.

Puis, quand il le voudra, scribes, docteurs, poètes,
Il sait qu'il peut, d'un souffle, en vos bouches muettes
Éteindre vos clameurs,
Et qu'il emportera toutes vos voix ensemble.
Comme le vent de mer emporte où bon lui semble
La chanson des rameurs!

En vain vos légions l'environnent sans nombre,
Il n'a qu'à se lever pour couvrir de son ombre
A la fois tous vos fronts;

Il n'a qu'à dire un mot pour couvrir vos voix grêles,
Comme un char en passant couvre le bruit des ailes
De mille moucherons!

Quand il veut, vos flambeaux, sublimes auréoles
Dont vous illuminez vos temples, vos idoles,
Vos dieux, votre foyer,
Phares éblouissans, clartés universelles,
Pâlissent à l'éclat des moindres étincelles
Du pied de son coursier!

Avril 1830.

XII.

In God is all.

— DEVISE DES SALTOUN. —

O toi qui si long-temps vis luire à mon côté
Le jour égal et pur de la prospérité,
Toi qui, lorsque mon ame allait de doute en doute,
Et comme un voyageur te demandait sa route,

Endormis sur ton sein mes rêves ténébreux,
Et pour toute raison disais : Soyons heureux!
Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre
Envahit notre ciel, et que la vie est sombre;
Voici que le malheur s'épanche lentement
Sur l'azur radieux de notre firmament;
Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule
Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule.
Or, dans ce ciel, où vá la nuit se propageant,
Comme un œil lumineux, vivant, intelligent,
Vois-tu briller là-bas cette profonde étoile?
Des mille vérités qu'aux yeux le bonheur voile,
C'est une qui paraît! c'est la première encor
Qui nous ait éblouis de sa lumière d'or!
Notre ciel, que déjà la sombre nuit réclame,
N'a plus assez d'éclat pour cacher cette flamme,
Et du sud, du couchant, ou du septentrion,
Chaque ombre qui survient donne à l'astre un rayon.

Et plus viendra la nuit, et plus, à plis funèbres,
S'épaissiront sur nous son deuil et ses ténèbres,
Plus dans ce ciel sublime, à nos yeux enchantés,
En foule apparaîtront de splendides clartés!
Plus nous verrons, dans l'ombre où leur loi les rassemble,
Toutes les vérités étinceler ensemble,
Et graviter autour d'un centre impérieux,
Et rompre et renouer leur chœur mystérieux!
Cette fatale nuit que le malheur amène,
Fait voir plus clairement la destinée humaine,
Et montre à ses deux bouts écrits en traits de feu,
Ces mots : Ame immortelle! éternité de Dieu!

Car tant que luit le jour, de son soleil de flamme
Il accable nos yeux, il aveugle notre ame,
Et nous nous reposons dans un doute serein
Sans savoir si le ciel est d'azur ou d'airain.

Mais la nuit rend aux cieux leurs étoiles, leurs gloires,
Candélabres que Dieu pend à leurs voûtes noires.
L'œil dans leurs profondeurs découvre à chaque pas
Mille mondes nouveaux qu'il ne soupçonnait pas,
Soleils plus flamboyans, plus chevelus dans l'ombre,
Qu'en l'abîme sans fin il voit luire sans nombre!

Août 1829.

A mon ami A. Font...y.

XIII.

Quot libras in duce summo ?

— JUVÉNAL. —

C'est une chose grande et que tout homme envie
D'avoir un lustre en soi qu'on répand sur sa vie,
D'être choisi d'un peuple à venger son affront,
De ne point faire un pas qui n'ait trace en l'histoire,

Ou de chanter les yeux au ciel, et que la gloire
Fasse avec un regard reluire votre front.

Il est beau de courir par la terre usurpée,
Disciplinant les rois du plat de son épée,
D'être Napoléon, l'empereur radieux;
D'être Dante, à son nom rendant les voix muettes.
Sans doute ils sont heureux, les héros, les poètes,
Ceux que le bras fait rois, ceux que l'esprit fait dieux!

Il est beau, conquérant, législatenr, prophète,
De marcher dépassant les hommes de la tête;
D'être en la nuit de tous un éclatant flambeau;
Et que de vos vingt ans vingt siècles se souviennent!...

— Voilà ce que je dis : puis des pitiés me viennent
Quand je pense à tous ceux qui sont dans le tombeau !

Juillet 1829.

XIV.

Oh primavera ! gioventù dell' anno.
Oh gioventù ! primavera della vita.

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse;
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!

Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe!
Baiser un gant jeté!
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!

Être pur, être fier, être sublime et croire
A toute pureté!

A présent j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe?
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant!
Oh! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant!

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années!
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,

Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

Oh! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains!

Oublions! oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous; notre œuvre est un problème.

L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur !

Mai 1830

XV.

Sinite parvulos venire ad me.

— Jesus. —

Laissez. — Tous ces enfans sont bien là. — Qui vous dit
Que la bulle d'azur que mon souffle agrandit

A leur souffle indiscret s'écroule?
Qui vous dit que leurs voix, leurs pas, leurs jeux, leurs cris
Effarouchent la muse et chassent les périls?.... —
Venez, enfans, venez en foule!

Venez autour de moi; riez, chantez, courez!
Votre œil me jettera quelques rayons dorés,
Votre voix charmera mes heures.
C'est la seule en ce monde, où rien ne nous sourit,
Qui vienne du dehors sans troubler dans l'esprit
Le chœur des voix intérieures!

Fâcheux! qui les vouliez écarter! — Croyez-vous
Que notre cœur n'est pas plus serein et plus doux

Au sortir de leurs jeunes rondes?
Croyez-vous que j'ai peur, quand je vois, au milieu
De mes rêves rougis ou de sang ou de feu,
Passer toutes ces têtes blondes?

La vie est-elle donc si charmante à vos yeux
Qu'il faille préférer à tout ce bruit joyeux
Une maison vide et muette?
N'ôtez pas, la pitié même vous le défend,
Un rayon de soleil, un sourire d'enfant
Au ciel sombre, au cœur du poète!

— « Mais ils s'effaceront à leurs bruyans ébats,
» Ces mots sacrés que dit une muse tout bas,

» Ces chants purs où l'ame se noie !.... » —
Et que m'importe à moi, muse, chants, vanité,
Votre gloire perdue et l'immortalité,
Si j'y gagne une heure de joie !

La belle ambition et le rare destin !
Chanter ! toujours chanter pour un écho lointain !
Pour un vain bruit qui passe et tombe !
Vivre abreuvé de fiel, d'amertume et d'ennuis !
Expier dans ses jours les rêves de ses nuits !
Faire un avenir à sa tombe !

Oh ! que j'aime bien mieux ma joie et mon plaisir,
Et toute ma famille avec tout mon loisir,

Dût la gloire ingrate et frivole,
Dussent mes vers, troublés de ces ris familiers,
S'enfuir, comme devant un essaim d'écoliers
Une troupe d'oiseaux s'envole !

Mais non. Au milieu d'eux rien ne s'évanouit.
L'orientale d'or plus riche épanouit
Ses fleurs peintes et ciselées ;
La ballade est plus fraîche, et dans le ciel grondant
L'ode ne pousse pas d'un souffle moins ardent
Le groupe des strophes ailées !

Je les vois reverdir dans leurs jeux éclatans,
Mes hymnes parfumés comme un champ de printemps.

O vous, dont l'ame est épuisée,
O mes amis, l'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée !

Venez, enfans ! — A vous jardins, cours, escaliers !
Ébranlez et planchers, et plafonds, et piliers !
Que le jour s'achève ou renaisse,
Courez et bourdonnez comme l'abeille aux champs !
Ma joie et mon bonheur et mon ame et mes chants
Iront où vous irez, jeunesse !

Il est pour les cœurs sourds aux vulgaires clameurs
D'harmonieuses voix, des accords, des rumeurs,

Qu'on n'entend que dans les retraites,
Notes d'un grand concert interrompu souvent,
Vents, flots, feuilles de bois, bruits dont l'ame en rêvant
Se fait des musiques secrètes !

Moi, quel que soit le monde, et l'homme, et l'avenir,
Soit qu'il faille oublier ou se ressouvenir,
Que Dieu m'afflige ou me console,
Je ne veux habiter la cité des vivans
Que dans une maison qu'une rumeur d'enfans
Fasse toujours joyeuse et folle.

De même, si jamais enfin je vous revois,
Beau pays, dont la langue est faite pour ma voix,

Dont mes yeux aimaient les campagnes,
Bords où mes pas enfans suivaient Napoléon,
Fortes villes du Cid! ô Valence, ô Léon,
Castille, Aragon, mes Espagnes!

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,
Voir vos palais romains ou maures,
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit,
Que dans ces chars dorés qu'emplissent de leur bruit
Les grelots des mules sonores!

Mai 1830.

XVI.

Where should I steer?

— BYRON. —

Quand le livre où s'endort chaque soir ma pensée,
Quand l'air de la maison, les soucis du foyer,

Quand le bourdonnement de la ville insensée
Où toujours on entend quelque chose crier,

Quand tous ces mille soins de misère ou de fête
Qui remplissent nos jours, cercle aride et borné,
Ont tenu trop long-temps, comme un joug sur ma tête,
Le regard de mon ame à la terre tourné;

Elle s'échappe enfin, va, marche, et dans la plaine
Prend le même sentier qu'elle prendra demain,
Qui l'égare au hasard et toujours la ramène,
Comme un coursier prudent qui connaît le chemin.

Elle court aux forêts, où dans l'ombre indécise
Flottent tant de rayons, de murmures, de voix,

Trouve la rêverie au premier arbre assise,
Et toutes deux s'en vont ensemble dans les bois!

Juin 1830.

XVII.

Flebile nescio quid.

— Ovid. —

Oh ! pourquoi te cacher ? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi ?

Quelle ombre flottait dans ton ame?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant,
Ou vague faiblesse de femme?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et ses douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,

Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais le soir
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas.
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer, tout ciel sombre,
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre!

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphir
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir,

Nous fait courir et nous devance ;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quant l'homme a pris son espérance !

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur ; tes chants
Sont plus doux dans les pleurs ; tes yeux purs et touchans
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur, lavé par les pluies !

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.

Malheur aux insensés qui rient!
Le Seigneur nous relève alors que nous tombons.
Car il préfère encore les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient.

Pleure afin de savoir! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'ame, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées!

Pleure; mais tu fais bien, cache-toi pour pleurer.
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer,

Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
Mets à part ton trésor de larmes!

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide,
Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
Souvent cache une perle humide!

Juin 1830.

XVIII.

Sed satis est jam posse mori.

— Lucan. —

Où donc est le bonheur? disais-je. — Infortuné!
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Naître, et ne pas savoir que l'enfance éphémère,
Ruisseau de lait qui fuit sans une goutte amère,
Est l'âge du bonheur et le plus beau moment
Que l'homme, ombre qui passe, ait sous le firmament!

Plus tard aimer, garder dans son cœur de jeune homme
Un nom mystérieux que jamais on ne nomme,
Glisser un mot furtif dans une tendre main,
Aspirer aux douceurs d'un ineffable hymen,
Envier l'eau qui fuit, le nuage qui vole,
Sentir son cœur se fondre au son d'une parole,
Connaître un pas qu'on aime et que jaloux on suit,
Rêver le jour, brûler et se tordre la nuit,
Pleurer surtout cet âge où sommeillent les ames,
Toujours souffrir, parmi tous les regards de femmes,

Tous les buissons d'avril, les feux du ciel vermeil,
Ne chercher qu'un regard, qu'une fleur, qu'un soleil!

Puis effeuiller en hâte et d'une main jalouse
Les boutons d'orangers sur le front de l'épouse,
Tout sentir, être heureux, et pourtant, insensé!
Se tourner presque en pleurs vers le malheur passé;
Voir aux feux de midi, sans espoir qu'il renaisse,
Se faner son printemps, son matin, sa jeunesse,
Perdre l'illusion, l'espérance, et sentir
Qu'on vieillit au fardeau croissant du repentir!
Effacer de son front des taches et des rides;
S'éprendre d'art, de vers, de voyages arides,
De cieux lointains, de mers où s'égarent nos pas;
Redemander cet âge où l'on ne dormait pas,
Se dire qu'on était bien malheureux, bien triste,
Bien fou, que maintenant on respire, on existe,

Et, plus vieux de dix ans, s'enfermer tout un jour
Pour relire avec pleurs quelques lettres d'amour !

Vieillir enfin, vieillir ! comme des fleurs fanées
Voir blanchir nos cheveux et tomber nos années,
Rappeler notre enfance et nos beaux jours flétris,
Boire le reste amer de ces parfums aigris,
Être sage, et railler l'amant et le poète,
Et lorsque nous touchons à la tombe muette,
Suivre en les rappelant d'un œil mouillé de pleurs
Nos enfans qui déjà sont tournés vers les leurs !

Ainsi l'homme, ô mon Dieu ! marche toujours plus sombre
Du berceau qui rayonne au sépulcre plein d'ombre.

C'est donc avoir vécu ! c'est donc avoir été !
Dans l'amour et la joie et la félicité
C'est avoir eu sa part ! et se plaindre est folie.
Voilà de quel nectar la coupe était remplie !

Hélas ! naître pour vivre en désirant la mort,
Grandir en regrettant l'enfance où le cœur dort,
Vieillir en regrettant la jeunesse ravie,
Mourir en regrettant la vieillesse et la vie !

Où donc est le bonheur? disais-je. — Infortuné !
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné !

Mai 1830.

XIX.



Le toit s'égaie et rit.

— André Chénier. —

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,

Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'ame
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie

Et les poètes saints! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux!

Enfant, vous êtes l'aube et mon ame est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon ame est la forêt dont les sombres ramures

S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés !

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche.
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde

Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune ame à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parens, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphans,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,

La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfans!

Mai 1830.

XX.

Beau, frais, souriant d'aise à cette vie amère.

— SAINTE-BEUVE. —

Dans l'alcôve sombre,
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre

Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close,
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves.
Il voit par momens
Le sable des grèves
Plein de diamans,
Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des ames
Dans leurs bras charmans.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux.
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles.
Son père est près d'elles.
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor;
Des lis et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice

Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or?

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune ame ignore
Où s'en vont tes jours.
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe?
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

Sans soin, sans étude,
Tu dors en chemin;
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride,
N'écrit pas : Demain!

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains,
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,

Baisent avec larmes
Ses petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Ses lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent
Et dit : Gabriel!
Mais l'ange le touche,
Et berçant la couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel.

Cependant sa mère
Prompte à le bercer,

Croit qu'une chimère
Le vient oppresser;
Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Novembre 1831.

TABLE.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

ŒUVRES

DE

VICTOR HUGO.

POÉSIE. — LES FEUILLES D'AUTOMNE.

ŒUVRES DE VICTOR HUGO.

POÉSIE.

Odes et Ballades, 5e édition, 2 vol. in-8°, ornés de gravures et vignettes.—Les Orientales, 5e édition, 1 vol. in-8°, orné de gravures et vignettes. 22 fr. 50 c.

Les Orientales, 7e édition, 1 vol. in-8°, orné de gravures. 6 fr.

Les Feuilles d'Automne, 1 vol. in-8°, orné d'une vignette. 8 fr.

ROMAN.

Han d'Islande, 3e édition (épuisée), 4 vol. in-12. 12 fr.

Bug-Jargal, 4e édition, 3 vol. in-12. 9 fr.

Le dernier Jour d'un Condamné, 4e édition (épuisée), 1 vol. in-12. 4 fr.

Notre-Dame-de-Paris, 7e édition, 4 vol. in-12, ornés de vignettes. 15 fr.

DRAME.

Cromwell, 1 vol. in-8°, 2e édition (épuisée). 7 fr. 5o c.

Hernani, 3e édit., 1 vol. in-8°, orné d'une grav. 6 fr.

Marion de Lorme, 3e édition, 1 vol. in-8°. 6 fr.

ÉVERAT, IMPRIMEUR,
rue du Cadran, n° 16.

LES

FEUILLES

D'AUTOMNE,

PAR

VICTOR HUGO.

TROISIÈME ÉDITION.

TOME SECOND.

PARIS.

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

M. DCCC XXXII.

XXI.

Πᾶν μοι συναρμόζει, ὃ σοι εὐάρμοστόν ἐστι, ὦ κόσμε· οὐδέν μοι πρόωρον, οὐδὲ ὄψιμον, τὸ σοὶ εὔκαιρον· πᾶν καρπὸς, ὃ φέρουσιν αἱ σαὶ ὧραι, ὦ φύσις· ἐκ σοῦ πάντα, ἐν σοὶ πάντα, εἰς σὲ πάντα.

— Marc. Aurel. —

Parfois, lorsque tout dort, je m'assieds plein de joie
Sous le dôme étoilé qui sur nos fronts flamboie;
J'écoute si d'en haut il tombe quelque bruit;
Et l'heure vainement me frappe de son aile

Quand je contemple, ému, cette fête éternelle
Que le ciel rayonnant donne au monde la nuit!

Souvent alors j'ai cru que ces soleils de flamme
Dans ce monde endormi n'échauffaient que mon ame;
Qu'à les comprendre seul j'étais prédestiné;
Que j'étais, moi, vaine ombre obscure et taciturne,
Le roi mystérieux de la pompe nocturne;
Que le ciel pour moi seul s'était illuminé!

Novembre 1829.

XXII.

C'est une ame charmante.

— DIDEROT. —

A UNE FEMME.

Enfant! si j'étais roi, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux,
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,

Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous !

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes,
Les anges, les démons courbés devant ma loi,
Et le profond chaos aux entrailles fécondes,
L'éternité, l'espace, et les cieux et les mondes,
Pour un baiser de toi !

Mai 18...

XXIII.

Quien no ama, no vive.

Oh ! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage,
Si jamais vous n'avez épié le passage,
Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux,
D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres,

Et, comme un météore au sein des nuits funèbres,
Vous laisse dans le cœur un sillon radieux.

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire
Au poète amoureux qui chante et qui soupire,
Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés
De posséder un cœur sans réserve et sans voiles,
De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles,
De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre,
Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre,
L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront,
Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille,

Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille,
Passer dans la lumière avec des fleurs au front ;

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choisie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs ;
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs ;

Si jamais vous n'avez descendu les collines
Le cœur tout débordant d'émotions divines ;
Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls,
Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre,

Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre,
Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre;
Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre,
Je t'aime! n'a rempli votre ame tout un jour,
Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes
En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes,
Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour!

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne,
Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne
Avec la tour saxonne et l'église des Goths,
Laisse sans les compter passer les heures noires

Qui, douze fois, semant les rêves illusoires,
S'envolent des clochers par groupes inégaux;

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille,
Tandis qu'elle dormait oublieuse et vermeille,
A force de pleurer senti vos pleurs tarir,
Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore,
Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore,
Et maudit votre mère, et désiré mourir;

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme
Le regard dans votre ame allumait une autre ame,
Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert,
Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue,

Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue ;....
Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert !

Novembre 18...

XXIV.

Mens blanda in corpore blando.

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle,
Votre chant est si pur, votre danse recèle
Un charme si vainqueur,
Un si touchant regard baigne votre prunelle,

Toute votre personne a quelque chose en elle
De si doux pour le cœur,

Que lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire,
Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire
Qui nous fait palpiter,
Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille,
Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille
Et se met à chanter!

Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame,
Car la chaste pudeur enveloppe votre ame
De ses voiles jaloux,
Et l'ange que le ciel commit à votre garde

N'a jamais à rougir quand, rêveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

Avril 18...

XXV.

Amor, ch'a null' amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer sì forte,
Che, come vedi, ancor non m'abbandona.

— Dante. —

Contempler dans son bain sans voiles
Une fille aux yeux innocens ;
Suivre de loin de blanches voiles ;

Voir au ciel briller les étoiles
Et sous l'herbe les vers luisans;

Voir autour des mornes idoles
Des sultanes danser en rond;
D'un bal compter les girandoles;
La nuit, voir sur l'eau les gondoles
Fuir avec une étoile au front;

Regarder la lune sereine;
Dormir sous l'arbre du chemin;
Être le roi lorsque la reine,
Par son sceptre d'or souveraine,
L'est aussi par sa blanche main;

Ouïr sur les harpes jalouses
Se plaindre la romance en pleurs;
Errer, pensif, sur les pelouses,
Le soir, lorsque les Andalouses
De leurs balcons jettent des fleurs;

Rêver, tandis que les rosées
Pleuvent d'un beau ciel espagnol,
Et que les notes embrasées
S'épanouissent en fusées
Dans la chanson du rossignol;

Ne plus se rappeler le nombre

De ses jours, songes oubliés;
Suivre fuyant dans la nuit sombre
Un esprit qui traîne dans l'ombre
Deux sillons de flamme à ses pieds;

Des boutons d'or qu'avril étale
Dépouiller le riche gazon;
Voir, après l'absence fatale,
Enfin, de sa ville natale,
Grandir la flèche à l'horizon;....

Non, tout ce qu'a la destinée
De biens réels ou fabuleux
N'est rien pour mon ame enchaînée

Quand tu regardes inclinée
Mes yeux noirs avec tes yeux bleus !

Septembre 18..

XXVI.

O les tendres propos et les charmantes choses
Que me disait Aline en la saison des roses !
Doux zéphyrs qui passiez alors dans ces beaux lieux,
N'en rapportiez-vous rien à l'oreille des dieux ?

— SEGRAIS. —

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,

Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
Quand sur mon ame, hélas! endurcie et fermée,
Ton souffle passe, après tant de maux expiés,
Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,
Pourquoi mon ame en fleur et toute épanouie
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds!

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constans;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire;

C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire ;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps !

Février 18..

XXVII.

Here's a sigh to those whe love me,
And a smile to those who hate;
And, whatever sky's above me,
Here's a heart for every fate.

— BYRON. —

A MES AMIS L. P. ET S.-B.

Amis! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues,
Aux vieilles tours, débris des races disparues,
La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,
Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles,

Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles
Déchire incessamment les brumes de la mer ;

C'est Rouen qui vous a ! Rouen qui vous enlève !
Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve
De l'aller voir avant qu'on ait tout démoli ;
Et tout m'a retenu, la famille, l'étude,
Mille soins, et surtout la vague inquiétude
Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

J'ai différé. La vie à différer se passe.
De projets en projets et d'espace en espace
Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola.
Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre,

Nous disons : « Il est temps. Exécutons! c'est l'heure.
Alors nous retournons les yeux, — la mort est là!

Ainsi de mes projets. Quand vous verrai-je, Espagne,
Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne,
Toi, Sicile, que ronge un volcan souterrain,
Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore,
Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore,
Pyramides du Nil, cathédrales du Rhin!

Qui sait? Jamais peut-être. — Et quand m'abriterai-je
Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige,
Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros,
Où le soleil, dorant les tourelles du faîte,

N'enverra sur mon front que des rayons de fête
Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux ?

Jamais non plus, sans doute. — En attendant, vaine ombre,
Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre,
Je vis. J'ai trois enfans en cercle à mon foyer ;
Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte,
Elle me crie : Ami ! sois content. Que t'importe
Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer !

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère
Je me fais cent récits, comme à son fils un père.
Ce que je voudrais voir je le rêve si beau !
Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues,

Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues
Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau !

Ce sont des Alhambras, de hautes cathédrales,
Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales,
Des noirs Escurials, mystérieux séjour,
Des villes d'autrefois, peintes et dentelées,
Où chantent jour et nuit mille cloches ailées,
Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour !

Et je rêve ! et jamais villes impériales
N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idéales.
Gardons l'illusion ; elle fuit assez tôt.
Chaque homme, dans son cœur, crée à sa fantaisie

Tout un monde enchanté d'art et de poésie.
C'est notre Chanaan que nous voyons d'en haut.

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre,
Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre?
Que ferons-nous après? où marcher? où courir?
Plus de but à chercher! plus d'espoir qui séduise!
De la terre donnée à la terre promise
Nul retour; et Moïse a bien fait de mourir!

Restons loin des objets dont la vue est charmée.
L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fumée.
L'idéal tombe en poudre au toucher du réel.
L'ame en songes de gloire ou d'amour se consume.

Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume,
Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel !

Frêle bulle d'azur, au roseau suspendue,
Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue !
Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit !
Folle création qu'un zéphir inquiète !
Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite !
Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit !

Rêver, c'est le bonheur ; attendre, c'est la vie.
Courses ! pays lointains ! voyages ! folle envie !
C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.

Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre?
Seigneur! Seigneur! où va la terre dans le ciel?

Le saurons-nous jamais? — Qui percera vos voiles,
Noirs firmamens, semés de nuages d'étoiles?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder?
Où donc est la science? où donc est l'origine?
Cherchez au fond des mers cette perle divine,
Et, l'océan connu, l'ame reste à sonder!

Que faire et que penser? — Nier, douter, ou croire?
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire!
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas: J'irai, Seigneur, où tu m'envoies.

Il espère; et, de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain!

Mai 1830.

XXVIII.

Buen viage!

— Goya. —

A MES AMIS S.-B. ET L. B.

Amis, mes deux amis, mon peintre, mon poète !
Vous me manquez toujours, et mon ame inquiète
Vous redemande ici.
Des deux amis, si chers à ma lyre engourdie,

Pas un ne m'est resté. Je t'en veux, Normandie,
De me les prendre ainsi!

Ils emportent en eux toute ma poésie;
L'un, avec son doux luth de miel et d'ambroisie,
L'autre avec ses pinceaux.
Peinture et poésie où s'abreuvait ma muse,
Adieu votre onde! Adieu l'Alphée et l'Aréthuse
Dont je mêlais les eaux!

Adieu surtout ces cœurs et ces ames si hautes,
Dont toujours j'ai trouvé, pour mes maux et mes fautes,
Si tendre la pitié!
Adieu toute la joie à leur commerce unie!

Car tous deux, ô douceur! si divers de génie,
Ont la même amitié !

Je crois d'ici les voir, le poète et le peintre.
Ils s'en vont raisonnant de l'ogive et du cintre
Devant un vieux portail;
Ou, soudain, à loisir, changeant de fantaisie,
Poursuivent un œil noir dessous la jalousie,
A travers l'éventail.

Oh! de la jeune fille et du vieux monastère,
Toi, peins-nous la beauté, toi, dis-nous le mystère.
Charmez-nous tour à tour.
A travers le blanc voile et la muraille grise

5.

Votre œil, ô mes amis, sait voir Dieu dans l'église,
Dans la femme l'amour !

Marchez, frères jumeaux, l'artiste avec l'apôtre !
L'un nous peint l'univers que nous explique l'autre ;
Car, pour notre bonheur,
Chacun de vous, sur terre, a sa part qu'il réclame ;
A toi, peintre, le monde ! A toi, poète, l'ame !
A tous deux le Seigneur !

Mai 1830.

XXIX.

Obscuritate rerum verba sæpè obscurantur.

— GERVASIUS TILBERIENSIS. —

LA PENTE DE LA RÊVERIE.

Amis, ne creusez pas vos chères rêveries;
Ne fouillez pas le sol de vos plaines fleuries;

Et quand s'offre à vos yeux un océan qui dort,
Nagez à la surface ou jouez sur le bord;
Car la pensée est sombre! Une pente insensible
Va du monde réel à la sphère invisible;
La spirale est profonde, et quand on y descend
Sans cesse se prolonge et va s'élargissant,
Et pour avoir touché quelque énigme fatale,
De ce voyage obscur souvent on revient pâle!

L'autre jour, il venait de pleuvoir, car l'été,
Cette année, est de bise et de pluie attristé,
Et le beau mois de mai, dont le rayon nous leurre,
Prend le masque d'avril qui sourit et qui pleure.
J'avais levé le store aux gothiques couleurs.
Je regardais au loin les arbres et les fleurs.

Le soleil se jouait sur la pelouse verte
Dans les gouttes de pluie, et ma fenêtre ouverte
Apportait du jardin à mon esprit heureux
Un bruit d'enfans joueurs et d'oiseaux amoureux.
Paris, les grands ormeaux, maison, dôme, chaumière,
Tout flottait à mes yeux dans la riche lumière
De cet astre de mai dont le rayon charmant
Au bout de tout brin d'herbe allume un diamant!
Je me laissais aller à ces trois harmonies,
Printemps, matin, enfance, en ma retraite unies;
La Seine ainsi que moi laissait son flot vermeil
Suivre nonchalamment sa pente, et le soleil
Faisait évaporer à la fois sur les grèves
L'eau du fleuve en brouillards et ma pensée en rêves!

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis, non confus, mais tels que je les voi
Quand ils viennent le soir, troupe grave et fidèle,
Vous avec vos pinceaux dont la pointe étincelle,
Vous, laissant échapper vos vers au vol ardent,
Et nous tous, écoutant en cercle, ou regardant.
Il étaient bien là tous, je voyais leurs visages,
Tous, même les absens qui font de longs voyages.
Puis tous ceux qui sont morts vinrent après ceux-ci,
Avec l'air qu'ils avaient quand ils vivaient aussi.
Quand j'eus, quelques instans, des yeux de ma pensée,
Contemplé leur famille à mon foyer pressée,
Je vis trembler leurs traits confus, et par degrés
Pâlir en s'effaçant leurs fronts décolorés,
Et tous, comme un ruisseau qui dans un lac s'écoule,
Se perdre autour de moi dans une immense foule.

Foule sans nom! chaos! des voix, des yeux, des pas.
Ceux qu'on n'a jamais vus, ceux qu'on ne connaît pas.
Tous les vivans! — cités bourdonnant aux oreilles
Plus qu'un bois d'Amérique ou des ruches d'abeilles,
Caravanes campant sur le désert en feu,
Matelots dispersés sur l'océan de Dieu,
Et, comme un pont hardi, sur l'onde qui chavire,
Jetant d'un monde à l'autre un sillon du navire,
Ainsi que l'araignée entre deux chênes verts
Jette un fil argenté qui flotte dans les airs!

Les deux pôles! le monde entier! la mer, la terre,
Alpes aux fronts de neige, Etnas au noir cratère,
Tout à la fois, automne, été, printemps, hiver,
Les vallons, descendant de la terre à la mer

Et s'y changeant en golfe, et des mers aux campagnes
Les caps épanouis en chaînes de montagnes,
Et les grands continens, brumeux, verts ou dorés,
Par les grands océans sans cesse dévorés,
Tout, comme un paysage en une chambre noire
Se réfléchit avec ses rivières de moire,
Ses passans, ses brouillards flottant comme un duvet,
Tout dans mon esprit sombre allait, marchait, vivait!

Alors, en attachant, toujours plus attentives,
Ma pensée et ma vue aux mille perspectives
Que le souffle du vent ou le pas des saisons
M'ouvrait à tous momens dans tous les horizons,
Je vis soudain surgir, parfois du sein des ondes,
A côté des cités vivantes des deux mondes,

D'autres villes aux fronts étranges, inouis,
Sépulcres ruinés des temps évanouis,
Pleines d'entassemens, de tours, de pyramides,
Baignant leurs pieds aux mers, leur tête aux cieux humides.
Quelques-unes sortaient de dessous des cités
Où les vivans encor bruissent agités,
Et des siècles passés jusqu'à l'âge où nous sommes
Je pus compter ainsi trois étages de Romes.
Et tandis qu'élevant leurs inquiètes voix,
Les cités des vivans résonnaient à la fois
Des murmures du peuple ou du pas des armées,
Ces villes du passé, muettes et fermées,
Sans fumée à leurs toits, sans rumeurs dans leurs seins,
Se taisaient et semblaient des ruches sans essaims.
J'attendais. Un grand bruit se fit. Les races mortes
De ces villes en deuil vinrent ouvrir les portes,
Et je les vis marcher ainsi que les vivans,
Et jeter seulement plus de poussière aux vents.

Alors, tours, aqueducs, pyramides, colonnes,
Je vis l'intérieur des vieilles Babylones,
Les Carthages, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
D'où sans cesse sortaient des générations.

Ainsi j'embrassais tout : et la terre, et Cybèle ;
La face antique auprès de la face nouvelle ;
Le passé, le présent ; les vivans et les morts ;
Le genre humain complet comme au jour du remords.
Tout parlait à la fois, tout se faisait comprendre,
Le pélasge d'Orphée et l'étrusque d'Evandre,
Les runes d'Irmensul, le sphinx égyptien,
La voix du nouveau monde aussi vieux que l'ancien.

Or, ce que je voyais, je doute que je puisse
Vous le peindre : c'était comme un grand édifice
Formé d'entassemens de siècles et de lieux;
On n'en pouvait trouver les bords ni les milieux;
A toutes les hauteurs, nations, peuples, races,
Mille ouvriers humains, laissant partout leurs traces,
Travaillaient nuit et jour, montant, croisant leurs pas,
Parlant chacun leur langue et ne s'entendant pas;
Et moi je parcourais, cherchant qui me réponde,
De degrés en degrés cette Babel du monde.

La nuit avec la foule, en ce rêve hideux,
Venait, s'épaississant ensemble toutes deux;
Et, dans ces régions que nul regard ne sonde,
Plus l'homme était nombreux, plus l'ombre était profonde,

Tout devenait douteux et vague, seulement
Un souffle qui passait de moment en moment,
Comme pour me montrer l'immense fourmilière,
Ouvrait dans l'ombre au loin des vallons de lumière,
Ainsi qu'un coup de vent fait sur les flots troublés
Blanchir l'écume, ou creuse une onde dans les blés.

Bientôt autour de moi les ténèbres s'accrurent,
L'horizon se perdit, les formes disparurent,
Et l'homme avec la chose et l'être avec l'esprit
Flottèrent à mon souffle, et le frisson me prit.
J'étais seul. Tout fuyait. L'étendue était sombre.
Je voyais seulement au loin, à travers l'ombre,
Comme d'un océan les flots noirs et pressés
Dans l'espace et le temps les nombres entassés !

Oh! cette double mer du temps et de l'espace
Où le navire humain toujours passe et repasse,
Je voulus la sonder, je voulus en toucher
Le sable, y regarder, y fouiller, y chercher,
Pour vous en rapporter quelque richesse étrange,
Et dire si son lit est de roche ou de fange.
Mon esprit plongea donc sous ce flot inconnu,
Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,
Toujours de l'ineffable allant à l'invisible....
Soudain il s'en revint avec un cri terrible,
Ébloui, haletant, stupide, épouvanté,
Car il avait au fond trouvé l'éternité.

Mai 1830.

A JOSEPH, COMTE DE S.

XXX.

Cuncta supercilio.

— Horat. —

SOUVENIR D'ENFANCE.

Dans une grande fête, un jour, au Panthéon[1],
J'avais sept ans, je vis passer Napoléon.

Pour voir cette figure auguste et solennelle,
Je m'étais échappé de l'aile maternelle;
Car il tenait déjà mon esprit inquiet;
Mais ma mère aux doux yeux, qui souvent s'effrayait
En m'entendant parler guerre, assauts et bataille,
Craignait pour moi la foule, à cause de ma taille.

Et ce qui me frappa, dans ma sainte terreur,
Quant au front du cortége apparut l'empereur,
Tandis que les enfans demandaient à leurs mères
Si c'est là ce héros dont on fait cent chimères;
Ce ne fut pas de voir tout ce peuple à grand bruit
Le suivre comme on suit un phare dans la nuit,
Et se montrer de loin sur sa tête suprême
Ce chapeau tout usé plus beau qu'un diadême,

Ni, pressés sur ses pas, dix vassaux couronnés
Regarder en tremblant ses pieds éperonnés,
Ni ses vieux grenadiers, se faisant violence,
Des cris universels s'enivrer en silence;
Non, tandis qu'à genoux la ville toute en feu,
Joyeuse comme on est lorsqu'on n'a qu'un seul vœu,
Qu'on n'est qu'un même peuple et qu'ensemble on respire,
Chantait en chœur : VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE;
Ce qui me frappa, dis-je, et me resta gravé,
Même après que le cri sur sa route élevé
Se fut évanoui dans ma jeune mémoire,
Ce fut de voir, parmi ces fanfares de gloire,
Dans le bruit qu'il faisait, cet homme souverain
Passer, muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain!

Et le soir, curieux, je le dis à mon père,
Pendant qu'il défaisait son vêtement de guerre,

Et que je me jouais sur son dos indulgent
De l'épaulette d'or aux étoiles d'argent.

Mon père secoua la tête sans réponse.

Mais souvent une idée en notre esprit s'enfonce,
Ce qui nous a frappés nous revient par momens,
Et l'enfance naïve a ses étonnemens.

Le lendemain, pour voir le soleil qui s'incline,
J'avais suivi mon père au haut de la colline
Qui domine Paris du côté du levant,
Et nous allions tous deux, lui pensant, moi rêvant.
Cet homme en mon esprit restait comme un prodige,
Et parlant à mon père : « O mon père, lui dis-je,

Pourquoi notre empereur, cet envoyé de Dieu,
Lui qui fait tout mouvoir et qui met tout en feu,
A-t-il ce regard froid et cet air immobile? » —
Mon père dans ses mains prit ma tête débile,
Et me montrant au loin l'horizon spacieux :
— « Vois, mon fils! cette terre, immobile à tes yeux,
Plus que l'air, plus que l'onde et la flamme est émue,
Car le germe de tout dans son ventre remue.
Dans ses flancs ténébreux, nuit et jour, en rampant,
Elle sent se plonger la racine, serpent
Qui s'abreuve aux ruisseaux des sèves toujours prêtes,
Et fouille et boit sans cesse avec ses mille têtes.
Mainte flamme y ruisselle, et tantôt lentement
Imbibe le cristal qui devient diamant,
Tantôt dans quelque mine éblouissante et sombre,
Allume des monceaux d'escarboucles sans nombre,
Ou, s'échappant au jour, plus magnifique encor,
Au front du vieil Etna met une aigrette d'or.

Toujours l'intérieur de la terre travaille.
Son flanc universel incessamment tressaille.
Goutte à goutte, et sans bruit qui réponde à son bruit,
La source de tout fleuve y filtre dans la nuit.
Elle porte à la fois, sur sa face où nous sommes,
Les blés et les cités, les forêts et les hommes.
Vois, tout est vert au loin, tout rit, tout est vivant.
Elle livre le chêne et le brin d'herbe au vent.
Les fruits et les épis la couvrent à cette heure.
Hé bien! déjà, tandis que ton regard l'effleure,
Dans son sein, que n'épuise aucun enfantement,
Les futures moissons tremblent confusément!

» Ainsi travaille, enfant, l'ame active et féconde
Du poète qui crée et du soldat qui fonde.
Mais ils n'en font rien voir. De la flamme à pleins bords
Qui les brûle au dedans, rien ne luit au dehors.

Ainsi Napoléon, que l'éclat environne
Et qui fit tant de bruit en forgeant sa couronne,
Ce chef que tout célèbre, et que pourtant tu vois,
Immobile et muet, passer sur le pavois,
Quand le peuple l'étreint, sent en lui ses pensées,
Qui l'étreignent aussi, se mouvoir plus pressées.
Déjà peut-être en lui mille choses se font,
Et tout l'avenir germe en son cerveau profond.
Déjà, dans sa pensée immense et clairvoyante,
L'Europe ne fait plus qu'une France géante,
Berlin, Stamboul, Madrid, Moscou, Londres, Milan,
Viennent rendre à Paris hommage une fois l'an,
Le Vatican n'est plus que le vassal du Louvre,
La terre a chaque instant sous les vieux trônes s'ouvre,
Et de tous leurs débris sort pour le genre humain
Un autre Charlemagne, un autre globe en main!
Et, dans le même esprit où ce grand dessein roule,
Les bataillons futurs déjà marchent en foule,

Le conscrit résigné, sous un avis fréquent,
Se dresse, le tambour résonne au front du camp,
D'ouvriers et d'outils Cherbourg couvre sa grève,
Le vaisseau colossal sur le chantier s'élève,
L'obusier rouge encor sort du fourneau qui bout,
Une marine flotte, une armée est debout!
Car la guerre toujours l'illumine et l'enflamme,
Et peut-être déjà, dans la nuit de cette ame,
Sous ce crâne, où le monde en silence est couvé,
D'un second Austerlitz le soleil s'est levé! »

Plus tard, une autre fois, je vis passer cet homme,
Plus grand dans son Paris que César dans sa Rome.
Des discours de mon père alors je me souvins.
On l'entourait encor d'honneurs presque divins,
Et je lui retrouvai, rêveur à son passage,
Et la même pensée et le même visage.

Il méditait toujours son projet surhumain.
Cent aigles l'escortaient en empereur romain.
Ses régimens marchaient, enseignes déployées;
Ses lourds canons, baissant leurs bouches essuyées,
Couraient, et traversant la foule aux pas confus,
Avec un bruit d'airain sautaient sur leurs affûts.
Mais bientôt, au soleil, cette tête admirée
Disparut dans un flot de poussière dorée,
Il passa. Cependant son nom sur la cité
Bondissait, des canons aux cloches rejeté;
Son cortége emplissait de tumulte les rues;
Et par mille clameurs de sa présence accrues,
Par mille cris de joie et d'amour furieux,
Le peuple saluait ce passant glorieux!

Novembre 1830.

XXXI.

Ave, Maria, gratiâ plena.

A MADAME MARIE M.

Oh! votre œil est timide et votre front est doux ;
Mais quoique par pudeur et par pitié pour nous ,
Vous teniez secrète votre ame ,
Quand du souffle d'en haut votre cœur est touché,

Votre cœur, comme un feu sous la cendre caché,
Soudain étincelle et s'enflamme.

Élevez-la souvent cette voix qui se tait.
Quand vous vîntes au jour un rossignol chantait;
Un astre charmant vous vit naître.
Enfant, pour vous marquer du poétique sceau,
Vous eûtes au chevet de votre heureux berceau
Un dieu, votre père peut-être!

Deux vierges, Poésie et Musique, deux sœurs,
Vous font une pensée infinie en douceurs;
Votre génie a deux aurores;
Et votre esprit tantôt s'épanche en vers touchans,

Tantôt sur la clavier, qui frémit sous vos chants,
S'éparpille en notes sonores !

Oh ! vous faites rêver le poète, le soir !
Souvent il songe à vous lorsque le ciel est noir,
Quand minuit déroule ses voiles ;
Car l'ame du poète, ame d'ombre et d'amour,
Est une fleur des nuits qui s'ouvre après le jour
Et s'épanouit aux étoiles !

Décembre 1830.

XXXII.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.

— V. H. —

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroir, balustres,

Candélabres ardens, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures;
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas: « Pour un seul que de biens!
» A son large festin que d'amis se récrient!

» Ce riche est bien heureux, ses enfans lui sourient!
» Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens! »

Et puis à votre fête il compare en son ame
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfans affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.

Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : JOUISSEZ! aux autres : ENVIEZ!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache;
Oh! que ce soit la charité!

L'ardente charité que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,

Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : « Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang. »

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamans, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos ames,
Des bras de vos enfans et du sein de vos femmes
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfans, les mains de froid rougies,

Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise : Il a pitié de nous!
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,

Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

Janvier 1830.

XXXIII.

'Tis vain to struggle — let me perish young —
Live as I have lived; and love as I have loved;
To dust if I returu, from dust I sprug,
And then, at least, my heart can he'er be moved.

— BYRON. —

A ***, TRAPPISTE A LA MEILLERAYE.

Mon frère, la tempête a donc été bien forte,
Le vent impétueux qui souffle et nous emporte
De récif en récif
A donc, quand vous partiez, d'une aile bien profonde,

Creusé le vaste abîme et bouleversé l'onde
Autour de votre esquif,

Que tour à tour, en hâte, et de peur du naufrage,
Pour alléger la nef en butte au sombre orage,
En proie au flot amer,
Il a fallu, plaisir, liberté, fantaisie,
Famille, amour, trésors, jusqu'à la poésie,
Tout jeter à la mer !

Et qu'enfin, seul et nu, vous voguez solitaire,
Allant où va le flot, sans jamais prendre terre,
Calme, vivant de peu,
Ayant dans votre esquif, qui des nôtres s'isole,

Deux choses seulement, la voile et la boussole,
Votre ame et votre Dieu !

Mai 1830.

XXXIV.

Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux.

— FÉNELON. —

BIÈVRE.

A MADEMOISELLE LOUISE B.

I.

Oui, c'est bien le vallon ! le vallon calme et sombre !
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.

Ici durent long-temps les fleurs qui durent peu.
Ici l'ame contemple, écoute, adore, aspire,
Et prend pitié du monde, étroit et fol empire
Où l'hommes tou les jours fait moins de place à Dieu!

Une rivière au fond, des bois sur les deux pentes.
Là des ormeaux, brodés de cent vignes grimpantes;
Des prés, où le faucheur brunit son bras nerveux;
Là, des saules pensifs qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux.

Là-bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses
Qui montrent aux passans les pieds nus des faneuses;

Des carrés de blé d'or, des étangs au flot clair ;
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie ;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie ;
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont de l'air.

Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes,
Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et dont on ne peut voir les clous d'or que la nuit !

Oui, c'est un de ces lieux où notre cœur sent vivre
Quelque chose des cieux qui flotte et qui l'enivre ;

Un de ces lieux, qu'enfant j'aimais et je rêvais,
Dont la beauté sereine, inépuisable, intime,
Verse à l'ame un oubli sérieux et sublime
De tout ce que la terre et l'homme ont de mauvais.

II.

Si dès l'aube on suit les lisières
Du bois, abri des jeunes faons,
Par l'âpre chemin dont les pierres
Offensent les mains des enfans,
A l'heure où le soleil s'élève,
Où l'arbre sent monter la sève,
La vallée est comme un beau rêve.
La brume écarte son rideau.
Partout la nature s'éveille.
La fleur s'ouvre, rose et vermeille;

La brise y suspend une abeille,
La rosée une goutte d'eau !

Et dans ce charmant paysage
Où l'esprit flotte, où l'œil s'enfuit,
Le buisson, l'oiseau de passage,
L'herbe qui tremble et qui reluit,
Le vieil arbre que l'âge ploie,
Le donjon qu'un moulin coudoie,
Le ruisseau de moire ou de soie,
Le champ où dorment les aïeux,
Ce qu'on voit pleurer ou sourire,
Ce qui chante et ce qui soupire,
Ce qui parle et ce qui respire,
Tout fait un bruit harmonieux !

III.

Et si le soir, après mille errantes pensées,
De sentiers en sentiers en marchant dispersées,
Du haut de la colline on descend vers ce toit
Qui vous a tout le jour, dans votre rêverie,
Fait regarder en bas, au fond de la prairie,
Comme une belle fleur qu'on voit;

Et si vous êtes là, vous dont la main de flamme
Fait parler au clavier la langue de votre ame;
Si c'est un des momens, doux et mystérieux,
Où la musique, esprit d'extase et de délire,

Dont les ailes de feu font le bruit d'une lyre,
Réverbère en vos chants la splendeur de vos yeux;

Si les petits enfans, qui vous cherchent sans cesse,
Mêlent leur joyeux rire au chant qui vous oppresse;
Si votre noble père, à leurs jeux turbulens,
Sourit, en écoutant votre hymne commencée,
Lui, le sage et l'heureux, dont la jeune pensée
Se couronne de cheveux blancs;

Alors, à cette voix qui remue et pénètre,
Sous ce ciel étoilé qui luit à la fenêtre,
On croit à la famille, au repos, au bonheur;
Le cœur se fond en joie, en amour, en prière;
On sent venir des pleurs au bord de sa paupière;
On lève au ciel les mains en s'écriant : Seigneur!

IV.

Et l'on ne songe plus, tant notre ame saisie
Se perd dans la nature et dans la poésie,
Que tout près, par les bois et les ravins caché,
Derrière le ruban de ces collines bleues,
A quatre de ces pas que nous nommons des lieues,
Le géant Paris est couché!

On ne s'informe plus si la ville fatale,
Du monde en fusion ardente capitale,
Ouvre et ferme à tel jour ses cratères fumans;

Et de quel air les rois, à l'instant où nous sommes,
Regardent bouillonner dans ce vésuve d'hommes
La lave des événemens!

Juillet 1831.

XXXV.

SOLEILS COUCHANS.

Merveilleux tableaux que la vue découvre à la pensée.

— CH. NODIER. —

I.

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
        Ensevelis dans les feuillages;
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu;

Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.

Oh ! regardez le ciel ! cent nuages mouvans
Amoncelés là-haut sous le souffle des vents,
Groupent leurs formes inconnues ;
Sous leurs flots par momens flamboie un pâle éclair,
Comme si tout à coup quelque géant de l'air
Tirait son glaive dans les nues.

Le soleil, à travers leurs ombres, brille encor ;
Tantôt, fait, à l'égal des larges dômes d'or,
Luire le toit d'une chaumière ;
Ou dispute aux brouillards les vagues horizons ;

Ou découpe, en tombant sur les sombres gazons,
Comme de grands lacs de lumière.

Puis voilà qu'on croit voir, dans le ciel balayé,
Pendre un grand crocodile au dos large et rayé,
Aux trois rangs de dents acérées;
Sous son ventre plombé glisse un rayon du soir;
Cent nuages ardens luisent sous son flanc noir
Comme des écailles dorées.

Puis se dresse un palais; puis l'air tremble, et tout fuit.
L'édifice effrayant des nuages détruit
S'écroule en ruines pressées;
Il jonche au loin le ciel, et ses cônes vermeils

Pendent, la pointe en bas, sur nos têtes, pareils
A des montagnes renversées.

Ces nuages de plomb, d'or, de cuivre, de fer,
Où l'ouragan, la trombe, et la foudre, et l'enfer
Dorment avec de sourds murmures,
C'est Dieu qui les suspend en foule aux cieux profonds,
Comme un guerrier qui pend aux poutres des plafonds
Ses retentissantes armures !

Tout s'en va ! Le soleil, d'en haut précipité,
Comme un globe d'airain qui, rouge, est rejeté
Dans les fournaises remuées,
En tombant sur leurs flôts que son choc désunit,

Fait en flocons de feu jaillir jusqu'au zénith
L'ardente écume des nuées !

Oh ! contemplez le ciel ! et dès qu'a fui le jour,
En tout temps, en tout lieu, d'un ineffable amour,
Regardez à travers ses voiles ;
Un mystère est au fond de leur grave beauté,
L'hiver, quand ils sont noirs comme un linceul, l'été,
Quand la nuit les brode d'étoiles.

Juin 1830.

II.

Le jour s'enfuit des cieux; sous leur transparent voile
De momens en momens se hasarde une étoile;
La nuit, pas à pas, monte au trône obscur des soirs;
Un coin du ciel est brun, l'autre lutte avec l'ombre,

Et déjà, succédant au couchant rouge et sombre,
Le crépuscule gris meurt sur les coteaux noirs.

Et là-bas allumant ses vitres étoilées,
Avec sa cathédrale aux flèches dentelées,
Les tours de son palais, les tours de sa prison,
Avec ses hauts clochers, sa bastille obscurcie,
Posée au bord du ciel comme une longue scie,
La ville aux mille toits découpe l'horizon.

Oh! qui m'emportera sur quelque tour sublime
D'où la cité sous moi s'ouvre comme un abîme!
Que j'entende, écoutant la ville où nous rampons,
Mourir sa vaste voix, qui semble un cri de veuve,

Et qui, le jour, gémit plus haut que le grand fleuve,
Le grand fleuve irrité luttant contre vingt ponts!

Que je voie, à mes yeux en fuyant apparues,
Les étoiles des chars se croiser dans les rues,
Et serpenter le peuple en l'étroit carrefour,
Et tarir la fumée au bout des cheminées,
Et, glissant sur le front des maisons blasonnées,
Cent clartés naître, luire et passer tour à tour!

Que la vieille cité, devant moi, sur sa couche,
S'étende, qu'un soupir s'échappe de sa bouche,
Comme si de fatigue on l'entendait gémir!
Que, veillant seul, debout sur son front que je foule,

Avec mille bruits sourds d'océan et de foule,
Je regarde à mes pieds la géante dormir !

Juillet 1828.

III.

Plus loin! allons plus loin! — Aux feux du couchant sombre
J'aime à voir dans les champs croître et marcher mon ombre.
Et puis, la ville est là! Je l'entends, je la voi.
Pour que j'écoute en paix ce que dit ma pensée,

Ce Paris, à la voix cassée,
Bourdonne encor trop près de moi.

Je veux fuir assez loin pour qu'un buisson me cache
Ce brouillard, que son front porte comme un panache,
Ce nuage éternel sur ses tours arrêté ;
Pour que du moucheron, qui bruit et qui passe,
L'humble et grêle murmure efface
La grande voix de la cité !

Août 1828.

IV.

Oh ! sur des ailes, dans les nues,
Laissez-moi fuir ! laissez-moi fuir !
Loin des régions inconnues
C'est assez rêver et languir !
Laissez-moi fuir vers d'autres mondes.
C'est assez, dans les nuits profondes,

Suivre un phare, chercher un mot.
C'est assez de songe et de doute.
Cette voix que d'en bas j'écoute,
Peut-être on l'entend mieux là-haut.

Allons! des ailes ou des voiles!
Allons! un vaisseau tout armé!
Je veux voir les autres étoiles
Et la croix du sud enflammé.
Peut-être dans cette autre terre
Trouve-t-on la clef du mystère
Caché sous l'ordre universel;
Et peut-être aux fils de la lyre
Est-il plus facile de lire
Dans cette autre page du ciel!

Août 1828.

V.

Quelquefois, sous les plis des nuages trompeurs,
Loin dans l'air, à travers les brèches des vapeurs
Par le vent du soir remuées,
Derrière les derniers brouillards, plus loin encor,

Apparaissent soudain les mille étages d'or
D'un édifice de nuées;

Et l'œil épouvanté, par-delà tous nos cieux,
Sur une île de l'air au vol audacieux,
Dans l'éther libre aventurée,
L'œil croit voir jusqu'au ciel monter, monter toujours,
Avec ses escaliers, ses ponts, ses grandes tours,
Quelque Babel démesurée!

Septembre 1828.

VI.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;

Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit !

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,

Je passe, et refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde, immense et radieux!

Avril 1829.

XXXVI.

Oh! talk not to me of a name great in story;
The days of our youth are the days of our glory,
And the myrtle and ivy of sweet two-and-twenty
Are worth all your laurels, though ever so plenty.

— BYRON. —

Un jour vient où soudain l'artiste généreux
A leur poids sur son front sent les ans plus nombreux.

Un matin il s'éveille avec cette pensée :
— Jeunesse aux jours dorés, je t'ai donc dépensée !
Oh ! qu'il m'en reste peu ! Je vois du fond du sort,
Comme un prodigue en pleurs le bois du coffre-fort ! —
Il sent, sous le soleil qui plus ardent s'épanche,
Comme à midi les fleurs, sa tête qui se penche ;
Si d'aventure il trouve, en suivant son destin,
Le gazon sous ses pas mouillé comme au matin,
Il dit, car il sait bien que son aube est passée :
—C'est de la pluie, hélas ! et non de la rosée ! —

C'en est fait. Son génie est plus mûr désormais ;
Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets ;
La fumée est plus rare au foyér qu'il allume ;
Son astre haut monté soulève moins de brume ;
Son coursier applaudi parcourt mieux le champ-clos ;
Mais il n'a plus en lui, pour l'épandre à grands flots

Sur des œuvres, de grâce et d'amour couronnées,
Le frais enchantement de ses jeunes années !

Oh ! rien ne rend cela ! — Quand il s'en va cherchant
Ces pensers de hasard que l'on trouve en marchant,
Et qui font que le soir l'artiste chez son hôte
Rentre le cœur plus fier et la tête plus haute ;
Quand il sort pour rêver, et qu'il erre incertain,
Soit dans les prés lustrés au gazon de satin,
Soit dans un bois qu'emplit cette chanson sonore
Que le petit oiseau chante à la jeune aurore,
Soit dans le carrefour bruyant et fréquenté,
— Car Paris et la foule ont aussi leur beauté,
Et les passans ne sont, le soir, sur les quais sombres
Qu'un flux et qu'un reflux de lumières et d'ombres ; —
Toujours au fond de tout, toujours dans son esprit,
Même quand l'art le tient, l'enivre et lui sourit ;

Même dans ses chansons, même dans ses pensées
Les plus joyeusement écloses et bercées,
Il retrouve, attristé, le regret morne et froid
Du passé disparu, du passé, quel qu'il soit!

Novembre 1831.

XXXVII.

Ora pro nobis.

LA PRIÈRE POUR TOUS.

I.

Ma fille! va prier. — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;

La brume des coteaux fait trembler le contour ;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre..Écoute!
Tout rentre et se repose ; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour !

Le crépuscule, ouvrant la nuit qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle ;
L'occident amincit sa frange de carmin ;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface ;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface ;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions : voici la nuit ! la nuit grave et sereine !

Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour !

C'est l'heure où les enfans parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges
Tous les petits enfans, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel !

Et puis ils dormiront. — Alors épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,

Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaie et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

II.

Ma fille, va prier !—D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune ame dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel !

Puis ensuite pour moi ! j'en ai plus besoin qu'elle.
Elle est, ainsi que toi, bonne, simple et fidèle.

Elle a le cœur limpide et le front satisfait.
Beaucoup ont sa pitié ; nul ne lui fait envie ;
Sage et douce, elle prend patiemment la vie ;
Elle souffre le mal sans savoir qui le fait.

Tout en cueillant des fleurs, jamais sa main novice
N'a touché seulement à l'écorce du vice ;
Nul piége ne l'attire à son riant tableau ;
Elle est pleine d'oubli pour les choses passées ;
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées
Qui passent dans l'esprit comme une ombre sur l'eau.

Elle ignore, — à jamais ignore-les comme elle ! —
Ces misères du monde où notre ame se mêle,

Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rongeurs,
Passions sur le cœur flottant comme une écume,
Intimes souvenirs de honte et d'amertume
Qui font monter au front de subites rougeurs!

Moi je sais mieux la vie; et je pourrai te dire,
Quand tu seras plus grande et qu'il faudra t'instruire,
Que poursuivre l'empire, et la fortune et l'art,
C'est folie et néant; que l'urne aléatoire
Nous jette bien souvent la honte pour la gloire,
Et que l'on perd son ame à ce jeu de hasard!

L'ame en vivant s'altère; et quoiqu'en toute chose
La fin soit transparente et laisse voir la cause,

On vieillit sous le vice et l'erreur abattu ;
A force de marcher l'homme erre, l'esprit doute.
Tous laissent quelque chose aux buissons de la route,
Les troupeaux leur toison, et l'homme sa vertu !

Va donc prier pour moi ! — Dis pour toute prière :
— Seigneur, Seigneur mon Dieu, vous être notre père,
Grâce, vous êtes bon ! grâce, vous êtes grand ! —
Laisse aller ta parole où ton ame l'envoie ;
Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin qu'elle prend !

Il n'est rien ici-bas qui ne trouve sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente ;

L'abeille sait la fleur qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe :
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel!

Lorsque pour moi vers Dieu ta voix s'est envolée,
Je suis comme l'esclave, assis dans la vallée,
Qui dépose sa charge aux bornes du chemin;
Je me sens plus léger; car ce fardeau de peine,
De fautes et d'erreurs qu'en gémissant je traîne,
Ta prière en chantant l'emporte dans sa main!

Va prier pour ton père! — Afin que je sois digne
De voir passer en rêve un ange au vol de cygne,

Pour que mon ame brûle avec les encensoirs!
Efface mes péchés sous ton souffle candide,
Afin que mon cœur soit innocent et splendide
Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs!

III.

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre de vivans!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots! à tous les vents!
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et travaille,

Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal!

Pour celui que le plaisir souille
D'embrassemens jusqu'au matin,
Qui prend l'heure où l'on s'agenouille
Pour sa danse et pour son festin,
Qui fait hurler l'orgie infame
Au même instant du soir où l'ame
Répète son hymne assidu,
Et, quand la prière est éteinte,
Poursuit, comme s'il avait crainte
Que Dieu ne l'ait pas entendu!

Enfant! pour les vierges voilées!
Pour le prisonnier dans sa tour!

Pour les femmes échevelées
Qui vendent le doux nom d'amour!
Pour l'esprit qui rêve et médite!
Pour l'impie à la voix maudite
Qui blasphème la sainte loi! —
Car la prière est infinie!
Car tu crois pour celui qui nie!
Car l'enfance tient lieu de foi!

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment!
Toutes ces ames en disgrace
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps.
Souffrent-elles moins pour se taire?

Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts!

IV.

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond!
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond!

Enfant! quand tu t'endors, tu ris! L'essaim des songes

Tourbillonne, joyeux, dans l'ombre où tu te plonges,
S'effarouche à ton souffle, et puis revient encor;
Et tu rouvres enfin tes yeux divins que j'aime,
En même temps que l'aube, œil céleste elle-même,
Entr'ouvre à l'horizon sa paupière aux cils d'or!

Mais eux, si tu savais de quel sommeil ils dorment!
Leurs lits sont froids et lourds à leurs os qu'ils déforment.
Les anges autour d'eux ne chantent pas en chœur.
De tout ce qu'ils ont fait le rêve les accable.
Pas d'aube pour leur nuit; le remords implacable
S'est fait ver du sépulcre et leur ronge le cœur.

Tu peux avec un mot, tu peux d'une parole,

Faire que le remords prenne une aile et s'envole!
Qu'une douce chaleur réjouisse leurs os!
Qu'un rayon touche encor leur paupière ravie,
Et qu'il leur vienne un bruit de lumière et de vie,
Quelque chose des vents, des forêts et des eaux!

Oh! dis-moi, quand tu vas, jeune et déjà pensive,
Errer au bord d'un flot qui se plaint sur sa rive,
Sous des arbres dont l'ombre emplit l'ame d'effroi,
Parfois, dans les soupirs de l'onde et de la brise,
N'entends-tu pas de souffle et de voix qui te dise :
—Enfant! quand vous prierez, prierez-vous pas pour moi? —

C'est la plainte des morts! — Les morts pour qui l'on prie

Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
Ceux qu'on oublie, hélas! — leur nuit est froide et sombre,
Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre,
Leur plonge sans pitié ses racines au cœur!

Prie! afin que le père, et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachent que sur la terre on se souvient encore,
Et comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer!

V.

Ce n'est pas à moi, ma colombe,
De prier pour tous les mortels,
Pour les vivans dont la foi tombe,
Et pour ceux qu'enferme la tombe,
Cette racine des autels!

Ce n'est pas moi dont l'ame eſt vaine,
Pleine d'erreurs, vide de foi,
Qui prierais pour la race humaine,

Puisque ma voix suffit à peine,
Seigneur, à vous prier pour moi !

Non, si pour la terre méchante
Quelqu'un peut prier aujourd'hui,
C'est toi, dont la parole chante,
C'est toi ! ta prière innocente,
Enfant, peut se charger d'autrui !

Ah ! demande à ce père auguste
Qui sourit à ton oraison
Pourquoi l'arbre étouffe l'arbuste,
Et qui fait du juste à l'injuste
Chanceler l'humaine raison ?

Demande-lui si la sagesse
N'appartient qu'à l'éternité?
Pourquoi son souffle nous abaisse?
Pourquoi dans la tombe sans cesse
Il effeuille l'humanité?

Pour ceux que les vices consument,
Les enfans veillent au saint lieu;
Ce sont des fleurs qui le parfument,
Ce sont des encensoirs qui fument,
Ce sont des voix qui vont à Dieu!

Laissons faire ces voix sublimes.
Laissons les enfans à genoux.
Pécheurs! nous avons tous nos crimes,

Nous penchons tous sur les abîmes,
L'enfance doit prier pour tous!

VI.

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde,
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts! — Enfin donne au Seigneur!

« — Quoi! murmure ta voix qui veut parler et n'ose,

» Au Seigneur, au Très-Haut, manque-t-il quelque chose ?
» Il est le saint des saints, il est le roi des rois !
» Il se fait des soleils un cortége suprême !
» Il fait baisser la voix à l'océan lui-même !
» Il est seul ! il est tout ! à jamais ! à la fois ! » —

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés,
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,
Et, baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à genoux lave vos faibles pieds.

Hé bien ! il est quelqu'un dans ce monde où nous sommes

Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin qui va de contrée en contrée.
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu !

Le soir il est bien las ! il faut pour qu'il sourie,
Une ame qui le serve, un enfant qui le prie,
Un peu d'amour ! O toi, qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper !

Porte-lui ta prière ! et quand, à quelque flamme

Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune ame,
Tu verras qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant! sans craindre affront ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

VII.

O myrrhe! ô cinname!
Nard cher aux époux!
Baume! éther! dictame!
De l'eau, de la flamme,
Parfums les plus doux!

Prés que l'onde arrose !
Vapeurs de l'autel !
Lèvres de la rose
Où l'abeille pose
Sa bouche de miel !

Jasmin ! asphodèle !
Encensoirs flottans !
Branche verte et frêle
Où fait l'hirondelle
Son nid au printemps !

Lis que fait éclore
Le frais arrosoir !

Ambre que Dieu dore!
Souffle de l'aurore,
Haleine du soir!

Parfum de la sève
Dans les bois mouvans!
Odeur de la grève
Qui la nuit s'élève
Sur l'aile des vents!

Fleurs dont la chapelle
Se fait un trésor!
Flamme solennelle,
Fumée éternelle
Des sept lampes d'or!

Tiges qu'a brisées
Le tranchant du fer !
Urnes embrasées !
Esprits des rosées
Qui flottez dans l'air !

Fêtes réjouies
D'encens et de bruits !
Senteurs inouies !
Fleurs épanouies
Au souffle des nuits !

Odeurs immortelles
Que les Ariel,

Archanges fidèles,
Prennent sur leurs ailes
En venant du ciel !

O couche première
Du premier époux !
De la terre entière,
Des champs de lumière
Parfums les plus doux !

Dans l'auguste sphère,
Parfums, qu'êtes-vous
Près de la prière
Qui dans la poussière
S'épanche à genoux !

Près du cri d'une ame
Qui fond en sanglots,
Implore et réclame,
Et s'exhale en flamme,
Et se verse à flots!

Près de l'humble offrande
D'un enfant de lin
Dont l'extase est grande,
Et qui recommande
Son père orphelin!

Bouche qui soupire,
Mais sans murmurer!
Ineffable lyre!

Voix qui fait sourire
Et qui fait pleurer !

VIII.

Quand elle prie, un ange est debout auprès d'elle,
Caressant ses cheveux des plumes de son aile,
En essuyant les pleurs dont son œil est terni,
Venu pour l'écouter sans que l'enfant l'appelle,
Esprit qui tient le livre où l'innocente épèle,
Et qui pour remonter attend qu'elle ait fini.

Son beau front incliné semble un vase qu'il penche

Pour recevoir les flots de ce cœur qui s'épanche ;
Il prend tout, pleurs d'amour et soupirs de douleur ;
Sans changer de nature il s'emplit de cette ame,
Comme le pur cristal que notre soif réclame
S'emplit d'eau jusqu'aux bords sans changer de couleur.

Ah ! c'est pour le Seigneur sans doute qu'il recueille
Ces larmes goutte à goutte et ce lis feuille à feuille !
Et puis il reviendra se ranger au saint lieu,
Tenant prêts ces soupirs, ces parfums, cette haleine,
Pour étancher le soir, comme une coupe pleine,
Ce grand besoin d'amour, la seule soif de Dieu !

Enfant, dans ce concert qui d'en bas le salue,

La voix par Dieu lui-même entre toutes élue,
C'est la tienne, ô ma fille! elle a tant de douceur,
Sur des ailes de flamme elle monte si pure,
Elle expire si bien en amoureux murmure
Que les vierges du ciel disent : c'est une sœur!

IX.

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant! garde ta joie!
Lis! garde ta blancheur!

Sois humble ! que t'importe
Le riche et le puissant !
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent !

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours ;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours !

Reste à la solitude !
Reste à la pauvreté !

Vis sans inquiétude !
Et ne te fais étude
Que de l'éternité !

Il est, loin de nos villes
Et loin de nos douleurs,
Des lacs purs et tranquilles
Et dont toutes les îles
Sont des bouquets de fleurs !

Flots d'azur où l'on aime
A laver ses remords !
D'un charme si suprême
Que l'incrédule même
S'agenouille à leurs bords !

L'ombre qui les inonde
Calme et nous rend meilleurs ;
Leur paix est si profonde
Que jamais à leur onde
On n'a mêlé de pleurs !

Et le jour, que leur plaine
Reflète éblouissant,
Trouve l'eau si sereine
Qu'il y hasarde à peine
Un nuage en passant !

Ces lacs que rien n'altère,
Entre des monts géans

Dieu les met sur la terre,
Loin du soufle adultère
Des sombres océans,

Pour que nul vent aride,
Nul flot mêlé de fiel
N'empoisonne et ne ride
Ces gouttes d'eau limpide
Où se mire le ciel!

O ma fille, ame heureuse!
O lac de pureté!
Dans la vallée ombreuse,
Reste où ton Dieu te creuse
Un lit plus abrité!

Lac que le ciel parfume !
Le monde est une mer ;
Son souffle est plein de brume,
Un peu de son écume
Rendrait ton flot amer !

X.

Et toi, céleste ami qui gardes son enfance,
Qui le jour et la nuit lui fais une défense
De tes ailes d'azur !
Invisible trépied où s'allume sa flamme !

Esprit de sa prière, ange de sa jeune ame,
Cygne de ce lac pur !

Dieu te l'a confiée et je te la confie !
Soutiens, relève, exhorte, inspire et fortifie
Sa frêle humanité !
Qu'elle garde à jamais, réjouie ou souffrante,
Cet œil plein de rayons, cette ame transparente,
Cette sérénité

Qui fait que tout le jour, et sans qu'elle te voie,
Écartant de son cœur faux désirs, fausse joie,
Mensonge et passion,
Prosternant à ses pieds ta couronne immortelle,

Comme elle devant Dieu, tu te tiens devant elle
En adoration !

Juin 1830.

XXXVIII.

Ὁλος υδος, ὅλος φῶς, ὅλος ὄφθαλμος.

— Clém. Alex. —

PAN.

Si l'on vous dit que l'art et que la poésie
C'est un flux éternel de banale ambroisie,
Que c'est le bruit, la foule attachée à vos pas,
Ou d'un salon doré l'oisive fantaisie,

Où la rime en fuyant par la rime saisie,
Oh ! ne le croyez pas !

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez, et répandez vos ames sur les cimes,
Sur les sommets de neige en butte aux aquilons,
Sur les déserts pieux où l'esprit se recueille,
Sur les bois que l'automne emporte feuille à feuille,
Sur les lacs endormis dans l'ombre des vallons !

Partout où la nature est gracieuse et belle,
Où l'herbe s'épaissit pour le troupeau qui bêle,
Où le chevreau lascif mord le cytise en fleurs,
Où chante un pâtre assis sous une antique arcade,

Où la brise du soir fouette avec la cascade
Le rocher tout en pleurs ;

Partout où va la plume et le flocon de laine ;
Que ce soit une mer, que ce soit une plaine,
Une vieille forêt aux branchages mouvans,
Iles au sol désert, lacs à l'eau solitaire,
Montagnes, océans, neige ou sable, onde ou terre,
Flots ou sillons ; partout où vont les quatre vents ;

Partout où le couchant grandit l'ombre des chênes,
Partout où les coteaux croisent leurs molles chaînes,
Partout où sont des champs, des moissons, des cités,
Partout où pend un fruit à la branche épuisée,

Partout où l'oiseau boit des gouttes de rosée,
Allez, voyez, chantez!

Allez dans les forêts, allez dans les vallées.
Faites-vous un concert des notes isolées!
Cherchez dans la nature, étalée à vos yeux,
Soit que l'hiver l'attriste ou que l'été l'égaie,
Le mot mystérieux que chaque voix bégaie.
Écoutez ce que dit la foudre dans les cieux!

C'est Dieu qui remplit tout. Le monde, c'est son temple.
Œuvre vivante, où tout l'écoute et le contemple!
Tout lui parle et le chante. Il est seul, il est un.
Dans sa création tout est joie et sourire;

L'étoile qui regarde et la fleur qui respire,
Tout est flamme ou parfum!

Enivrez-vous de tout! enivrez-vous, poètes,
Des gazons, des ruisseaux, des feuilles inquiètes,
Du voyageur de nuit dont on entend la voix,
De ces premières fleurs dont février s'étonne,
Des eaux, de l'air, des prés, et du bruit monotone
Que font les chariots qui passent dans les bois!

Frères de l'aigle! aimez la montagne sauvage;
Surtout à ces momens où vient un vent d'orage,
Un vent sonore et lourd qui grossit par degrés,
Emplit l'espace au loin de nuages et d'ombres,

Et penche sur le bord des précipices sombres
Les arbres effarés !

Contemplez du matin la pureté divine,
Quand la brume en flocons inonde la ravine,
Quand le soleil, que cache à demi la forêt,
Montrant sur l'horizon sa rondeur échancrée,
Grandit comme ferait la coupole dorée
D'un palais d'Orient dont on approcherait !

Enivrez-vous du soir ! A cette heure où, dans l'ombre,
Le paysage obscur, plein de formes sans nombre,
S'efface, de chemins et de fleuves rayé ;
Quand le mont dont la tête à l'horizon s'élève,

Semble un géant couché qui regarde et qui rêve,
Sur son coude appuyé !

Si vous avez en vous, vivantes et pressées,
Un monde intérieur d'images, de pensées,
De sentimens, d'amour, d'ardente passion,
Pour féconder ce monde, échangez-le sans cesse
Avec l'autre univers visible qui vous presse !
Mêlez toute votre ame à la création !

Car, ô poètes saints ! l'art est le son sublime,
Simple, divers, profond, mystérieux, intime,
Fugitif comme l'eau qu'un rien fait dévier,
Redit par un écho dans toute créature,

Que sous vos doigts puissans exhale la nature,
Cet immense clavier!

Novembre 1831.

XXXIX.

Amor de mi pecho,
Pecho de mi amor!
Arbol, que has hecho
Que has hecho del flor?

— ROMANCE. —

Avant que mes chansons aimées,
Si jeunes et si parfumées,
Du monde eussent subi l'affront,
Loin du peuple ingrat qui les foule,

Comme elles fleurissaient en foule,
Vertes et fraîches sur mon front !

De l'arbre à présent détachées,
Fleurs par l'aquilon desséchées,
Vains débris qu'on traîne en rêvant,
Elles errent éparpillées,
De fange ou de poudre souillées,
Au gré du flot, au gré du vent.

Moi, comme des feuilles flétries,
Je les vois, toutes défleuries,
Courir sur le sol dépouillé,
Et la foule qui m'environne,

En broyant du pied ma couronne
Passe et rit de l'arbre effeuillé !

Septembre 1828.

XL.

Toi, vertu, pleure si je meurs !

— ANDRÉ CHENIER. —

Amis, un dernier mot ! — et je ferme à jamais
Ce livre, à ma pensée étranger désormais.
Je n'écouterai pas ce qu'en dira la foule.
Car, qu'importe à la source où son onde s'écoule ?

Et que m'importe, à moi, sur l'avenir penché,
Où va ce vent d'automne au souffle desséché,
Qui passe, en emportant sur son aile inquiète
Et les feuilles de l'arbre et les vers du poète ?

Oui, je suis jeune encore, et quoique sur mon front,
Où tant de passions et d'œuvres germeront,
Une ride de plus chaque jour soit tracée,
Comme un sillon qu'y fait le soc de ma pensée,
Dans le cours incertain du temps qui m'est donné,
L'été n'a pas encore trente fois rayonné.
Je suis fils de ce siècle ! une erreur, chaque année,
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée,

Et, détrompé de tout, mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté!

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends, dans quelque coin du monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier;
Quand, par les rois chrétiens aux bourreaux turcs livrée,
La Grèce, notre mère, agonise éventrée;
Quand l'Irlande saignante expire sur sa croix;
Quand Teutonie aux fers se débat sous dix rois;
Quand Lisbonne, jadis belle et toujours en fête,
Pend au gibet, les pieds de Miguel sur sa tête;
Lorsqu'Albani gouverne au pays de Caton;
Que Naples mange et dort; lorsqu'avec son bâton,
Sceptre honteux et lourd que la peur divinise,
L'Autriche casse l'aile au lion de Venise;

Quand Modène étranglé râle sous l'archiduc ;
Quand Dresde lutte et pleure au lit d'un roi caduc ;
Quand Madrid se rendort d'un sommeil léthargique ;
Quand Vienne tient Milan ; quand le lion belgique,
Courbé comme le bœuf qui creuse un vil sillon,
N'a plus même de dents pour mordre son bâillon ;
Quand un cosaque affreux, que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte,
Et souillant son linceul, chaste et sacré lambeau,
Se vautre sur la vierge étendue au tombeau ;
Alors, oh ! je maudis, dans leur cour, dans leur antre,
Ces rois dont les chevaux ont du sang jusqu'au ventre !
Je sens que le poète est leur juge ! Je sens
Que la muse indignée, avec ses poings puissans,
Peut, comme au pilori, les lier sur leur trône,
Et leur faire un carcan de leur lâche couronne,
Et renvoyer ces rois, qu'on aurait pu bénir,
Marqués au front d'un vers que lira l'avenir !

Oh ! la muse se doit aux peuples sans défense.
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !

Novembre 1831.

TABLE.

TABLE

DU SECOND VOLUME.



